

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnier
PARIS

Gal. sir Herbert Plumer

COMMANDANT UNE ARMÉE ANGLAISE

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

SUZY L'AMÉRICAINNE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

DEUXIÈME ÉPISODE : LA COURSE A LA MORT

IV

PREMIERS COUPS DE FEU !

Au message injurieux de Pancho, Rutledge avait décidé de faire la seule réponse qui fût digne d'un soldat et d'un Américain ; lui-même avait tiré un coup de revolver qui informait les coquins de la décision prise.

On refusait l'odieuse marche proposée ; c'est aux armes qu'on décidait d'avoir recours.

Mais l'Arbi, que faisait trembler le sort réservé à Suzy, avait agi de son côté : quittant le camp, il s'était laissé glisser, grâce à son lasso, le long du flanc de la montagne, jusqu'à la maisonnette où Pancho avait installé son quartier général.

Là, s'étant débarrassé en un tour de main de l'une des sentinelles, il avait contourné la mesure et était arrivé à temps pour aider Suzy à sortir de sa cellule.

Une fois hors de portée, il avait lancé adroitement l'extrémité de son lasso à un quartier de roc et avait monté la garde tandis que la jeune fille se hissait péniblement.

Avec quelle anxiété il l'avait suivie des yeux dans son ascension, tremblant à chaque hésitation de la vaillante fille, tandis que, l'oreille dressée, il tressaillait au moindre bruit suspect.

Soudain, d'entre les herbes, à peu de distance de là, un canon de carabine avait surgi et s'était allongé dans la direction de la fugitive, puis une flamme avait brillé.

Un moment l'Arbi sentit son cœur cesser de battre dans sa poitrine ; de là-haut, un cri rauque venait de tomber jusqu'à lui et, suspendue à la corde fragile, Suzy, atteinte sans doute par le projectile, s'était immobilisée...

Et l'ancien légionnaire, enragé de son impuissance à la secourir, la regardait avec des yeux fous, redoutant de la voir lâcher prise et s'effondrer dans le vide...

Mais ce n'était pas le seul danger à craindre ; car en admettant que, grâce à son énergie, miss Captain continuât sa route, là-bas, les hommes de Lopez, alertés par la détonation, allaient bondir en selle et s'élancer à la poursuite de la fugitive...

Comment faire pour la protéger ?

Suzy, cependant, quoique blessée, avait recommencé à se hisser le long de la paroi rocheuse dont les aspérités arrachaient ses vêtements et déchiraient sa chair...

De temps à autre elle s'arrêtait pour reprendre haleine et jeter un regard en dessous d'elle : mais son compagnon avait disparu.

Ensuite elle repartait, tendant ses efforts vers une route qu'elle venait d'apercevoir, courant à travers les arbres, sur le flanc de la montagne. Il lui semblait qu'une fois là elle serait hors de danger.

Soudain elle distingua enfin la silhouette de l'Arbi : sans doute se proposait-il de la rejoindre, car le lasso se tendit sous son poids, mais presque aussitôt la roche à laquelle il était fixé se détacha et le lasso tomba dans le vide...

La jeune fille poussa une exclamation terrifiée.

— Ne vous embarrassez pas de moi, lui cria l'ancien légionnaire, et rejoignez vite le détachement !... marchez toujours sur votre droite...

Docile à ces indications, miss Morton, la route une fois atteinte, gagna rapidement au pied ; l'instinct de la conservation lui mettait des ailes aux talons et bientôt elle distingua, au bord du gué Paqueño, les hommes du commandant Wickley occupés à débayer le cours d'eau des quartiers de roc dont l'avait obstrué l'explosion...

Cette vue encouragea la jeune fille à augmenter son allure, mais en voulant utiliser une corniche étroite qui surplombait le vide, elle perdit l'équilibre et roula le long de la pente abrupte. Pour elle, c'était la mort !

Mais l'Arbi se dressa en travers, au risque d'être entraîné lui aussi, et la happa au passage.

— Toi ! balbutia-t-elle d'une voix émue, toujours toi !...

Il lui baisa affectueusement la main. Mais comme il voulait la contraindre à prendre un peu de repos, elle protesta, déclarant que les moments étaient précieux.

— Bast, miss Captain, plaisanta-t-il, les gaillards ne doivent pas pour l'instant songer à nous poursuivre ; je leur ai donné de l'occupation.

Et il conta à la jeune fille comment, pour retarder la poursuite des coquins, il n'avait rien trouvé de mieux que de

bombarder leur camp avec des cartouches de dynamite, dont il avait eu soin de se munir.

Mais en vérité, pour Suzy, il s'agissait bien des bons tours de l'Arbi : c'était le sort de Discovery qui l'angoissait, Discovery contre laquelle, tandis qu'elle était enfermée, elle avait entendu Pancho exposer ses projets.

— Il faut sauver la ville, déclara-t-elle, et c'est dans ce but surtout que j'ai tout fait pour me rendre libre.

— La première chose à faire, dit l'Arbi, c'est de prévenir le commandant, il avisera...

Et entraînant sa compagne, il fila à toute allure à travers la brousse épaisse qui hérissait la montagne, dans la direction du rio Paqueño où ils arrivaient moins d'une heure plus tard.

— Coûte que coûte, déclara Wickley une fois au courant, il faut prévenir la garnison de Discovery...

— Vu la distance, nul messenger ne pourra arriver en temps utile, déclara Rutledge.

Mais Wickley répliqua :

— Dalton, qui commande là-bas, est un bon soldat : même attaqué à l'improviste, il saura tenir tête à ces bandits.

— Ceux-ci sont nombreux, rétorqua Suzy... j'ai entendu parler de plusieurs milliers d'hommes.

— Et la garnison de Discovery ne compte qu'un demi-bataillon, observa Rutledge ; en dépit de toute sa vaillance Dalton sera enlevé.

Wickley qui réfléchissait dit tout à coup :

— Gagnons Nostinos où le général Garrington a son camp ; de là, nous télégraphierons à Discovery. Quelque diligence que fassent les coquins, ils ne sauraient lutter de vitesse avec une dépêche...

Quelques instants plus tard le détachement, sous la conduite de l'Arbi, filait à toute allure dans la direction de Nostinos. Quinze milles à couvrir, une belle affaire pour des cavaliers du Texas Rengers !...

Soudain le commandant fut prévenu par son avant-garde qu'un fort parti de cavaliers indigènes battait la montagne, cherchant à couper les routes, comme s'ils eussent été à l'affût.

Et de fait, c'était bien à l'affût de la colonne américaine qu'ils se tenaient.

Un des hommes de Pancho, effectivement, embusqué dans l'épais feuillage d'un arbre, avait pu entendre l'entretien du commandant avec ses officiers et s'était aussitôt hâté vers le camp de Pancho.

— *Trueno de dios*, grommela celui-ci, il ne sera pas dit que ces démons de « gringos » se joueront de moi !

Autour de lui, son état-major attendait en confiance la résolution qu'il allait prendre : on le connaissait pour un homme de tête, prompt à prendre une décision ; et de fait, peu d'instants après, sur un signe de son chef, la troupe s'était mise en route à vive allure pour barrer à la colonne américaine le chemin de Nostinos.

A moins que les « gringos » ne se jetassent à travers la

montagne, où seuls donnaient accès des chemins muletiers impraticables pour une troupe aussi nombreuse, une route unique s'offrait à eux, enjambant sur un pont de fortune le cours tumultueux du rio Argentino qui, avant d'atteindre la plaine, affecte les allures désordonnées d'un véritable torrent.

Après avoir détruit le pont, les hommes de Pancho, dissimulés derrière les roches qui surplombent sa rive, auraient la partie belle pour s'opposer au passage de leurs ennemis.

Comme quelqu'un s'était risqué à observer que les « gringos » étaient en force, Pancho, s'adressant d'un ton ironique à Hustein, déclara :

— On voit que ces gens-là n'ont jamais lu Clauzewitz ni Bernhardt...

Il s'était exprimé en allemand...

Evidemment, ces indigènes n'avaient guère eu l'occasion de se pénétrer des principes des grands chefs militaires de

l'Allemagne : c'est sans doute pour cette raison que, sans pouvoir se l'expliquer, ils sentaient instinctivement la supériorité incontestable de Pancho Lopez, et subissaient si aveuglément l'ascendant du chef que les circonstances leur avaient donné.

Très peu savaient quelque chose de lui : la plupart se contentaient de le prendre pour ce qu'il paraissait être, c'est-à-dire le régisseur de la « Gran Sonora », un homme du pays comme eux, plus intelligent peut-être et plus hardi, qui rêvait d'affranchir le Mexique de l'influence de son puissant voisin.

Ceux qui se prétendaient au courant assuraient en confiance que Pancho Lopez attendait, pour lever l'étendard de la révolution, que les Etats-Unis eussent partie liée avec l'Europe contre l'Allemagne, de sorte que le Mexique eût ses coudées franches, afin d'agir à sa guise.

Et pour cela, ils le considéraient comme un fin diplomate en même temps que comme un grand patriote...

Mais quelques-uns, plus avisés, Cuchillo entre autres, soupçonnaient Pancho de travailler au contraire pour le compte de l'Allemagne en se servant du Mexique pour occuper les Etats-Unis ; en les contraignant à défendre leurs frontières, il les empêcherait de jeter le poids de leur puissance en faveur des alliés dans la balance de la guerre européenne.

Comme la colonne américaine approchait du rio dont on entendait déjà les eaux mugir non loin, Wickley jugea à propos de faire halte, pendant qu'un éclaireur s'en allait en avant reconnaître le terrain.

Il avait fait la guerre de Cuba, il avait participé à la campagne des Philippines et il savait qu'en sacrifiant opportunément quelques minutes on épargne des existences précieuses.

Et de fait l'éclaireur revint rapportant des renseignements intéressants.

— L'ennemi garde le rio ; du haut de la colline j'ai vu briller derrière les roches des canons de carabine.

— Nombreux ? interrogea froidement Wickley.

— Impossible de se rendre compte. Mais la position est forte par elle-même...

Sourcils froncés, le commandant réfléchissait, puis appelant d'un signe l'Arbi auprès de lui :

— Tu connais la région. Y a-t-il, pour gagner Nostinos, une autre route que celle-ci ?

— Pas d'autre, mon commandant, les sentiers sont impraticables pour une colonne aussi forte que la vôtre...

Suzy, comme malgré elle, s'exclama :

— Vous ne vous proposez pas, mon commandant, d'esquiver le combat !

— Oui, appuya Rutledge, qu'on en finisse une bonne fois avec ces coquins, en leur donnant la leçon qu'ils méritent !

Il n'avait pu oublier que Lopez et ses gens avaient osé porter la main sur celle qu'il aimait.

Wickley apaisa d'un geste impérieux l'ardeur du jeune officier ; puis il réfléchit quelques secondes et le résultat de ses réflexions se traduisit par ces mots prononcés d'une voix nette :

— Lieutenant Rutledge, prenez dix hommes et allez vivement me reconnaître le gué... sans tenter toutefois de le traverser. Une simple démonstration suffira à faire se découvrir l'ennemi.

Sur un signe du jeune officier, un peloton monta à cheval.



— Si besoin est, poursuivit Wickley, entamez le feu et envoyez-moi un homme.

Vivement, Rutledge s'éloigna, suivi de ses cavaliers, tandis que Suzy, dressée sur sa selle pour l'apercevoir plus longtemps, le regardait le cœur un peu serré.

Manuel Moralès qui, depuis le départ de la « Gran

(Voir la suite page 15).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 22 au 29 Novembre

SUR le front britannique, l'activité est restée localisée à la région de Cambrai. Tout en combattant pour élargir et consolider leurs nouvelles positions, nos alliés ont eu à repousser de violentes contre-attaques. Les combats les plus vifs ont eu pour objectifs le village de Fontaine-Notre-Dame, sur la route Bapaume-Cambrai, à 3 kilomètres des faubourgs de cette ville, et le bois de Bourlon qui couvre, à peu de distance de Fontaine, un monticule dominant la même route, et plus élevé de cent mètres que Cambrai. Dès le 22 les Anglais enlevaient le village de Fontaine-Notre-Dame ; mais il leur était repris le même jour. Peu après la bataille gagnait le bois de Bourlon et le 24 nos alliés en emportaient les crêtes d'assaut : le village du même nom tombait aussi entre leurs mains. Les jours suivants nos alliés progressaient çà et là dans cet étroit secteur, et s'efforçaient à réaborder Fontaine-Notre-Dame qui était, ainsi que la partie du bois de Bourlon non encore conquise, particulièrement bien défendue. Les contre-attaques allemandes, violentes et incessantes, ne les empêchaient pas de développer leurs récents succès. Le 25 nos alliés annoncent qu'après de nombreuses et pénibles alternatives, après avoir perdu et repris à plusieurs reprises les mêmes positions, ils finissent par rester maîtres des crêtes du bois de Bourlon et d'une partie du village. Quant à Fontaine-Notre-Dame, il est toujours disputé avec le même acharnement.

D'autre part, entre Mœuvres et Quéant, les Anglais se sont emparés, le 24, d'un éperon important d'où ils peuvent observer une certaine longueur de la ligne Hindenburg. Quelques autres progrès ont été réalisés dans ce secteur. La brèche s'élargit au nord-ouest et à l'ouest de Cambrai. Il n'est pas douteux que cette ville échappe bientôt à l'ennemi. Elle se prolonge au loin par d'immenses faubourgs : elle n'était plus fortifiée, mais les Allemands l'ont certainement mise en état de défense ; grâce aux nombreuses voies qui y aboutissent, ils peuvent y amener facilement des renforts de l'est et du nord. Les Anglais supposent, d'après certains mouvements insolites, que la population qui y restait, environ 15.000 personnes, est évacuée en hâte : de fortes explosions ont été constatées dans l'intérieur de la ville. Nos alliés avaient, à la date du 25, enlevé à l'ennemi, depuis le début de cette offensive vers Cambrai, 9.774 prisonniers, dont 182 officiers, et plus de cent canons dont plusieurs d'artillerie lourde.

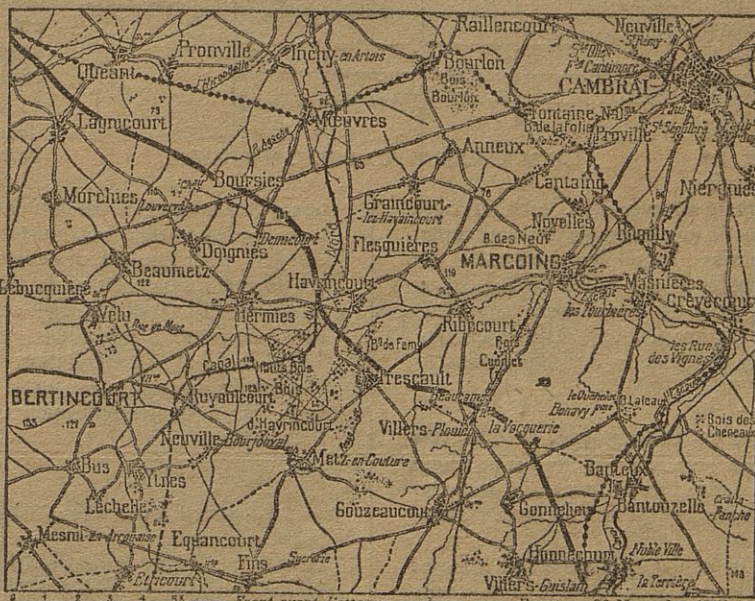
Sur notre front, quelques beaux succès à enregistrer. Notre brillante attaque du 21 à l'ouest de la Miette, dans la région de Juvincourt, a occasionné aux Allemands des pertes plus lourdes qu'on ne le croyait : il a été reconnu depuis que, outre les Boches restés sur le terrain, nous avons fait dans cette opération 476 prisonniers et capturé 12 mitrailleuses, 6 petites pièces et 400 fusils. Les Allemands n'ont pas voulu rester sur un échec aussi pénible : le 23 ils ont tenté une grosse réaction que nos batteries ont fait échouer : ils ne sont pas revenus à la charge. Leur activité d'ailleurs s'est manifestée contre nos lignes, dans d'autres secteurs, par de nombreuses tentatives, parfois fort sérieuses, et qui toutes ont été repoussées ; c'est en Champagne que les principales se sont produites, mais les secteurs de l'Argonne et des Vosges ont été également troublés : là aussi nos lignes ont été attaquées, mais sans résultat.

Nos soldats ont eu plus de succès, car dans plusieurs opérations ils ont atteint leurs objectifs. Signalons, le 22, diverses incursions dans les lignes boches de secteurs bien différents : sud de Saint-Quentin, nord d'Ailles, régions de Tahure et de Maisons-de-Champagne ; le 23 vers l'Ailette ; le 27 au nord-est de Prunay et encore vers Tahure ; le 28 à l'ouest de Tahure et vers Samogneux. Partout ils ont forcé les lignes de l'ennemi, lui ont détruit ses abris, pris du matériel et des prisonniers.

Une affaire plus intéressante se place au 25. Sur la rive droite de la Meuse,

après une courte préparation d'artillerie, malgré un très mauvais temps, nos troupes attaquent sur 3 kilomètres 500, au nord de la cote 344 entre Samogneux et la région au sud de la ferme d'Anglemont ; elles enlèvent brillamment les deux premières lignes de l'ennemi jusqu'au ravin qui va de Fay au bois des Caures, et ainsi s'emparent des profonds abris creusés sur les pentes sud du ravin, du bois des Caures ; en outre elles font là plus de 800 prisonniers. Zouaves, turcos, fantassins se sont battus jusqu'au milieu de la nuit dans une tempête de neige.

Ce beau succès, cependant, ne réalise pas pleinement les vues de notre commandement : celles-ci imposent une nouvelle opération qui est effectuée le 27 au nord de la cote 344 et a pour résultat la réduction d'un fort îlot de résistance ennemi. Dès lors, le but de l'attaque du 25 est largement atteint : toute la zone attaquée, qui était couverte de repaires dangereux et de nids à mitrailleuses, est en notre pouvoir. Sans parler des prisonniers ramenés par nos troupes, les Allemands ont perdu là un nombre d'hommes très élevé.



L'AVANCE DE L'ARMÉE ANGLAISE DEVANT CAMBRAI.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE

La ruée austro-allemande est nettement arrêtée. De violents combats continuent à se dérouler sur tout le front, particulièrement entre Piave et Brenta, et sont traversés des fluctuations inévitables ; mais, dans l'ensemble, les Austro-Allemands n'ont plus les succès foudroyants du début ; l'armée italienne s'est complètement reprise, et elle oppose à toutes les tentatives de l'ennemi une résistance à laquelle il ne s'attendait plus.

Le 29, le théâtre de la lutte se partageait en trois secteurs principaux : sur le plateau d'Asiago le général Pécori résistait aux plus durs assauts ; entre Brenta et Piave le général Robland barrait toujours la route à l'ennemi ; sur la Piave moyenne et inférieure le duc d'Aoste contenait les efforts austro-allemands. Le 27 les Italiens ont tenu tête à une violente attaque en masse au col de la Beretta, dans le massif qui borde la rive gauche de la Brenta supérieure. Cette attaque avait pour but de tourner les défenses du mont Grappa : elle a été repoussée brillamment et suivie d'une contre-attaque italienne victorieuse. Un succès

de l'ennemi sur ce point ferait courir les plus graves dangers à l'armée qui résiste sur la Piave inférieure. L'ennemi est toujours actif sur le plateau d'Asiago où pourtant il ne remporte aucun succès appréciable.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL SIR HERBERT PLUMER

Une des figures les plus populaires de l'armée britannique. Né à Devon le 14 mars 1857, le général sir Herbert Plumer entra en 1876 dans le régiment du York et de Lancastre et servit avec lui en 1884 dans la guerre du Soudan.

C'est dans la guerre du Transvaal que se révélèrent ses grandes qualités militaires : résolution, sang-froid et prudence. Major général en 1902, lieutenant général en 1908, il commanda en 1914-1915 les forces territoriales du nord de la Grande-Bretagne. En janvier 1915, il est mis à la tête du 5^e corps chargé de tenir le côté sud du saillant d'Ypres. Puis, il remplace de général Smith Dorrien à la tête de l'armée britannique qui occupe ce secteur.

Sous son commandement, l'armée tient le coup devant l'attaque des Allemands pendant la seconde bataille d'Ypres et aux sévères combats de Hogge.

Le 7 juin dernier, le général sir Herbert Plumer prend à son tour l'offensive et remporte la belle victoire de Messines et de Wyschaete.

Il vient d'être mis à la tête des troupes britanniques envoyées au secours de l'Italie.

ATTENTION !!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Susy l'Américaine*. Dans le deuxième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 15, 3^e colonne, 3^e ligne.
Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours
AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Découpez et conservez précieusement le **Bon N° 2**
inséré à la dernière page des annonces

Les ports maritimes pendant la guerre

Avant la guerre, jamais nos ports maritimes n'avaient reçu en un mois plus de 2.800.000 tonnes de marchandises. En certain mois de 1916, les importations ont atteint 4.700.000 tonnes. Comment ce résultat a-t-il été obtenu ? Et obtenu malgré les difficultés de la situation ?

Il faut se souvenir, en effet, que l'on n'avait arrêté, avant les hostilités, ni l'ensemble des mesures à prendre pour le fonctionnement des ports, ni même les grandes lignes d'un régime de guerre.

D'autre part, la mobilisation avait partout désorganisé la main-d'œuvre, ne laissant que des dockers trop jeunes ou trop âgés, enlevant un grand nombre des chefs d'équipe et presque tous les spécialistes, conducteurs de grue, mécaniciens, électriciens. Partout, elle avait réquisitionné la majeure partie des attelages ou des conducteurs : or, en 1913, à Marseille, le camionnage devait faire face à un trafic total de plus de 5 millions de tonnes ; au Havre, de près de 2 millions de tonnes.

A cela s'ajoute que certains ports étaient absorbés par le service des bases anglaises ou belges. Cette, Marseille et Monaco contribuent à alimenter la Suisse ; Marseille ravitaille les armées d'Orient.

Enfin, et surtout, nos ports souffraient tous d'un vice originel : l'outillage était inférieur aux quais et les moyens d'évacuation (camionnage, voie d'eau, voie de fer) à l'outillage, si bien que, suivant une comparaison très exacte et très frappante, ils ressemblaient à de gros robinets montés sur de petits tuyaux.

Par suite, dans les ports qui manquaient de places à quai, les navires s'accumulaient en rade, ce qui entraînait pour les armateurs des droits considérables.

Le résultat était le même, lorsqu'il y avait assez de places à quai, mais manque d'outillage.

Et quand les moyens d'évacuation étaient insuffisants, les marchandises s'entassaient bientôt sur les quais ; l'outillage devenait inutile, les navires s'accumulaient dans le port ou en rade et la paralysie totale intervenait. C'est ainsi que, au Havre, dans certaines périodes, 300.000 tonnes de marchandises devaient attendre des bateaux ou des wagons ; dans les magasins s'empilaient pêle-mêle des caisses de machines agricoles, des fils de fer barbelés et des billes de bois brut ; sacs de café, caisses de fruits, balles de coton, bois de campêche s'entassaient dans les rues et les cours, sur les plates-formes et les quais, interceptant la circulation des voitures et des tramways, obstruant l'accès des hangars et des magasins.

Pour remédier à la situation plusieurs moyens ont été employés avec succès.

Le premier consiste à rendre les robinets moins gros, c'est-à-dire les arrivages destinés à certains ports moins considérables, en d'autres termes, par des « déroutements », à détourner sur des ports secondaires des bateaux faisant route vers Rouen, le Havre, Bordeaux ou Marseille.

Un tel procédé, qui paraît aisé et naturel, est cependant très difficile à suivre : en demandant un déroutement, qu'il ne peut d'ailleurs exiger toujours d'un navire étranger, l'Etat s'expose à des dépenses considérables, car il prend à sa charge, en cas d'avarie du navire, tous les frais quelconques, soit, parfois, 2 millions et plus par navire.

Une variante heureuse a été imaginée, qui consiste à développer des ports existants ou à créer des ports nouveaux sur le trajet des grands ports et à proximité. C'est ainsi que, sur la Basse-Seine, Duclair a connu un essor inattendu. Sur la Gironde, Pauillac a reçu des moyens d'action plus importants ; Mortagne-sur-Gironde, Blaye et Bordeaux-Bassens ont été créés de toute pièce. Les appointements de Blaye peuvent accueillir trois grands bateaux et mettre à terre-plein plus de 2.000 tonnes par jour ; le rendement de Bordeaux-Bassens est le triple.

Le deuxième moyen tendait, non plus à diminuer le débit des robinets, mais à augmenter le diamètre des tuyaux, à rendre plus rapide le débarquement et l'évacuation des marchandises importées.

On a développé les postes de débarquement qui, d'ailleurs, étaient, dans l'ensemble, ce qui manquait le moins avant les hostilités. Néanmoins on a terminé des quais en cours d'exécution dans un grand nombre de ports, notamment à Dunkerque, au Havre, à Bordeaux et à Marseille : le développement des quais à grande profondeur a été augmenté de 50 % à Dunkerque.

Des appointements ont été construits d'urgence, notamment à Dieppe, à Tonay-Charente, à Paimboeuf, à Brest et sur la Loire maritime. A Rouen on a augmenté de 75 % le nombre des postes pour débarquement existant avant les hostilités. On continue les travaux dans tous les ports.

L'outillage de débarquement a été largement accru avec le concours de l'industrie anglaise et américaine. L'effort réalisé a été accompli par l'accord de l'Etat, des Chambres de commerce et de l'initiative privée. Le nombre des engins nouveaux mis en service depuis les hostilités représente le tiers du nombre total d'engins existant au 1^{er} août 1914 ; leur puissance a augmenté de 40 %. Dans plusieurs ports ont été installés des élévateurs, des trémies et des rampes mobiles mues par l'électricité : ces tapis roulants, sous le nom de fourmis, moto-rampes ou autres similaires, accélèrent sensiblement le débarquement des grains, charbons, céréales, transportés sans difficulté du bateau au wagon ou au magasin, en passant au-dessus des voies ferrées ou des quais.

Quant à l'évacuation, elle se fait soit par voie de terre, soit par voie de mer, soit par voie d'eau, soit par voie ferrée. Le camionnage a pu être reconstitué dans une large mesure avec le concours de l'autorité militaire qui a fourni des camions automobiles et des hommes habitués à conduire les chevaux. Le cabotage a été développé. Les seuls ports où la voie d'eau puisse actuellement jouer un rôle important pour l'évacuation des marchandises sont : Dunkerque, Calais, et surtout le Havre et Rouen. De 1909 à 1913 il n'avait été enlevé en moyenne, par mois, au départ du Havre, que 23.300 tonnes ; durant le seul mois de mai 1917, on en a enlevé 170.000. Avant les hostilités, le trafic moyen de la Seine entre Rouen et Paris était, par mois, de 350.000 tonnes ; en juin 1917 il a atteint 721.000 tonnes. Enfin, le réseau ferré des ports a été étendu et amélioré : 28 kilomètres de voies ont été posées à Calais, 32 à Boulogne, 55 à Rouen, 65 au Havre.

Pour hâter le déchargement des navires et le chargement des camions, des wagons ou des bateaux, il a été fait un large appel aux prisonniers de guerre, aux Marocains, aux Kabyles, ainsi qu'à la main-d'œuvre espagnole dans les ports de la région du Midi, aux Belges dans ceux de la région du Nord et du Centre. Malheureusement, sauf les Belges, qui sont peu nombreux, tous ces éléments fournissent des manœuvres de valeur plus ou moins inférieure à la normale. Pour qu'ils donnent un effort plus utile on les a encadrés au moyen d'un certain nombre de chefs d'équipe, de chefs de manutention et de spécialistes, rappelés des armées. En outre, on a créé, à Rouen et au Havre, des écoles pour former des conducteurs de grues, des « grutiers » en termes techniques.

D'autre part, pour rendre, dans toute la mesure du possible, les facultés de réception des ports indépendantes de leurs facultés d'évacuation, on a développé les magasins et créé de vastes parcs de stockage, principalement pour les marchandises pondéreuses, notamment charbons et aciers ; les capacités de stockage pour le charbon des quarante principaux ports atteignent actuellement 2 millions 500.000 tonnes.

Enfin et surtout, l'Etat a été conduit à intervenir dans un certain nombre d'opérations exécutées dans les ports maritimes de commerce et pour lesquelles une liberté presque absolue était laissée avant les hostilités

aux divers usagers de ces établissements. L'Etat a réparti entre les ports les importations fondamentales, notamment les importations nouvelles, en particulier aciers et céréales, pour lesquels des centres de réception n'existaient pas avant la guerre. Il est intervenu pour activer le déchargement des navires, pour faciliter l'évacuation rapide vers l'intérieur du pays des marchandises déchargées ; à cet effet il a été créé, dans tous les ports importants, un organe unique, la Commission de Port, en 1915 et 1916, le Chef d'Exploitation, depuis le 15 décembre 1916, qui a autorité, pour l'exécution du service, sur toutes les administrations et sur tous les usages du port, qui veille à la bonne utilisation de l'outillage et au meilleur emploi des moyens d'évacuation.

Moyens d'évacuation, outillage et quais étant mis ainsi au niveau des besoins, le trafic a augmenté presque partout dans des proportions considérables : pour l'ensemble de 1916, plus de 61 pour 100 du trafic de 1913. Dieppe passe de 600.000 tonnes en 1913 à 1.150.000 en 1916. Rochefort de 320.000 à 760.000. En 1913, le port de Rouen embarquait ou débarquait 5.200.000 tonnes ; en 1916 le chiffre passait à 9.750.000, grâce à l'augmentation du nombre de postes de débarquement, du nombre de grues ; le rendement de certaines places à quai a passé de 6.000 tonnes par mois à 12.000.

Le développement du trafic a été particulièrement sensible dans les ports du Nord, grâce à l'établissement des bases anglaises ; par rapport au trafic de 1913, l'augmentation est actuellement de 300 pour 100 à Dieppe, à Fécamp et au Tréport, de 170 pour 100 à Boulogne, de 130 pour 100 à Dieppe, de 90 pour 100 à Calais.

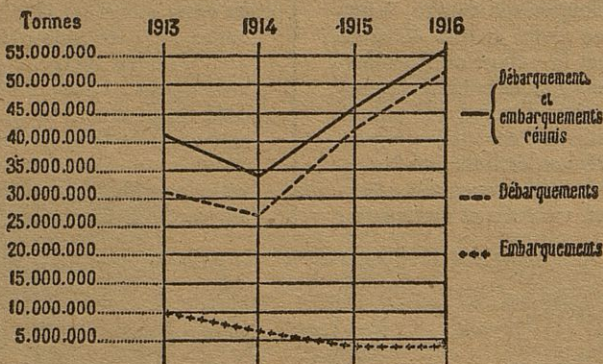
En dehors de ces ports, des augmentations de trafic particulièrement importantes en 1913 ont été relevées : à Blaye, 1.400 pour 100 ; à Duclair, 1.200 pour 100 ; à La Pallice et à Rochefort, 130 pour 100 ; au Havre, à Cherbourg, à Granville et à Pauillac, 100 pour 100 ; à Rouen, 35 pour 100.

Naturellement, et pour des raisons sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister, le chiffre des importations est très supérieur à celui des exportations, et ce dernier est fort inférieur à celui du temps de paix : c'est ce que met bien en évidence le graphique ci-dessus.

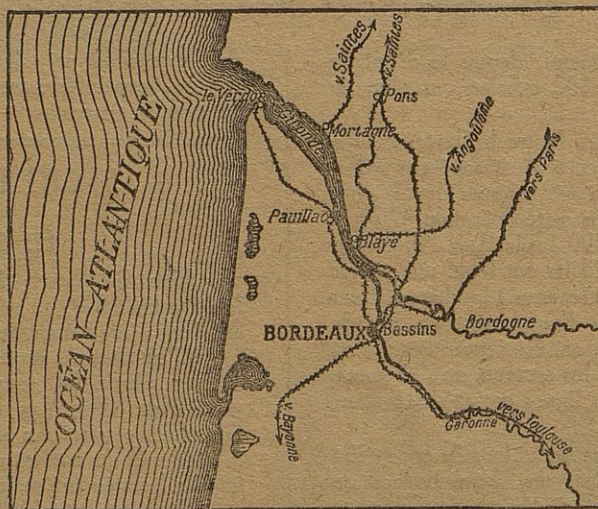
Le tonnage des charbons débarqués est deux fois celui qu'on importait en temps normal avant la guerre. Le tonnage des céréales, en un mois, est égal à celui d'une année entière avant la guerre. Et nous ne parlons ni des chevaux pour la cavalerie, ni du bétail vivant, ni des viandes frigorifiées, ni de la fonte, ni de l'acier, ni du nitrate, ni des explosifs, ni de ce que le monde entier déverse sur nous pour notre ravitaillement ! Nous laissons de côté le transit entre l'Angleterre et l'Italie, entre l'Italie et la Russie, qui passe par nos ports. Et il a fallu, il faut, il faudra faire face au débarquement, au ravitaillement de l'armée anglaise, de l'armée américaine, au ravitaillement de l'armée belge, à l'embarquement et au ravitaillement de l'armée d'Orient !

La collaboration intime des ministères des travaux publics, de la guerre et de la marine a conduit, en peu de temps, dans des circonstances particulièrement difficiles, à des résultats féconds, qui sont du meilleur augure pour l'essor économique de l'après-guerre.

G. B.



LE MOUVEMENT DES PORTS MARITIMES.



LES PORTS DE LA GIRONDE.

NOTRE TROISIÈME EMPRUNT DE GUERRE

3^e EMPRUNT
de la DÉFENSE NATIONALE

LE BAS DE L'AINÉ FRANÇAIS

La
NOUVELLE
RENTE
FRANÇAISE
émise
au prix
de
68fr.60
pour
4fr.
de rente

donne un REVENU RÉEL de
5.83%
est exemple d'impôt.
reste
à l'ABRI de TOUTE CONVERSION
PENDANT 25 ANS.
offre la chance d'une PLUS-VALUE
EN CAPITAL de:
9.32% du versement quand le cours atteint 75fr.
16.61% du versement quand le cours atteint 80fr.
31.19% du versement quand le cours atteint 90fr.
45.77% du versement quand le cours atteint 100fr.

3^e EMPRUNT
DE LA DÉFENSE NATIONALE

Souscrivez



pour la France qui combat !
pour Celle qui chaque jour grandit



DEBOUT DANS LA TRANCHEE
QUE L'AUREORE ÉCLAIRE, LE SOLDAT
RÊVE À LA VICTOIRE ET À SON FOYER.
POUR QU'IL PUISSE ASSURER L'UNE
ET RETROUVER L'AUTRE,

SOUSCRIVEZ
AU 3^e EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Du résultat de cet emprunt dépendent notre victoire, la délivrance de nos frères, la paix future du monde. C'est de cette idée que se sont inspirés les auteurs des belles affiches que toute la France a admirées. Celle de gauche est d'un peintre américain, Ridgway Knight ; Auguste Leroux a exécuté celle du milieu ; celle de droite est due au lieutenant Jean Droit.



Le 26 novembre était la première journée du troisième emprunt émis depuis le début de la guerre. Dans toute la France, les souscripteurs ont répondu avec empressement à l'appel du gouvernement. Nous donnons ici la reproduction de quelques-unes des affiches destinées à annoncer l'ouverture de cet emprunt, et qui peuvent être mises au rang des meilleures pages d'art inspirées par la guerre. Celle-ci : « La Paix par la Victoire » est du maître Albert Besnard, l'auteur du plafond de la Comédie-Française.

LA CAMPAGNE DE VÉNÉTIE

LE FORCÉMENT DES LIGNES ITALIENNES (Octobre-Novembre 1917)

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

L'histoire est un éternel recommencement ! Que d'enseignements elle nous fournit, que de réflexions salutaires elle nous procure !

Elle nous démontre péremptoirement que le renouvellement de certains faits dans le domaine militaire s'accomplit avec une précision presque mathématique, que les opérations sont généralement conduites par une armée avec les mêmes procédés, toujours employés par elle, et qui sont comme l'expression de sa conception de la guerre, comme le symbole de sa science militaire. On peut alors se demander à quoi servent les leçons du passé si l'on ne tient pas compte de l'enseignement des faits qui se sont écoulés et si l'on ne règle pas sa conduite sur celle connue de son adversaire !

L'invasion actuelle de la Vénétie n'est-elle pas la copie des invasions de France en 1914, de la Pologne en 1915, de la Serbie et de la Roumanie en 1916, les armées allemandes n'ont-elles pas opéré sur tous ces théâtres de guerre de la même façon, en employant les mêmes procédés, en appliquant la même tactique !

« L'attaque brutale sur un point. La ruée générale, le mouvement de conversion opéré, le rabattement de la ligne en forme de croissant dessinant les pinces de la tenaille dans laquelle on compte écraser les défenseurs. »

C'est toute la tactique allemande, éternellement renouvelée !



L'Italie était entrée en guerre en mai 1915. Tout d'abord elle n'eut à lutter que contre les seules forces autrichiennes ; elle put garantir ses frontières et entreprit même vers l'est une offensive sur sa frontière de l'Isonzo.

Au printemps 1916, l'armée autrichienne, réunissant ses dernières réserves, essayait de mettre en pratique le plan toujours rêvé de l'invasion vénitienne par l'armée débouchant du Trentin ; après quelques succès au début, l'armée autrichienne dut arrêter sa marche, car en Galicie se produisait à cette époque la grande offensive de Brusilov. L'invasion projetée n'avait pu aboutir.

Au cours de l'année 1917, les graves événements qui se passaient en Russie, et qui jetaient le trouble et la désorganisation dans l'armée russe, permirent aux armées des Empires centraux de se libérer en grande partie, sur le front oriental, de toutes les préoccupations militaires qu'aurait pu faire naître l'armée russe réorganisée. Alors chacun de ces Empires entreprit, dans la zone assignée par le grand état-major directeur, les opérations jusqu'alors retardées ou remises. L'armée allemande résolut de pousser au nord sur Riga et les confins du golfe de Finlande ; l'armée autrichienne vers le sud dans la plaine de Vénétie : cette dernière réclama le secours de sa puissante alliée. C'est ainsi que fut décidée, pour l'automne 1917, l'offensive austro-allemande sur l'Italie.

L'état-major italien savait que se préparait une attaque austro-allemande sur son front nord et est ; il avait été averti par maints indices. Tout d'abord l'arrêt de la poussée des armées de Mackensen en Roumanie et la disparition sur le front roumain de nombreuses divisions allemandes, bulgares et turques ; ensuite le prélèvement en Galicie de divisions autrichiennes qui étaient acheminées sur la frontière de l'Isonzo, puis l'arrivée d'un matériel lourd spécial sur le front autrichien après l'attaque du plateau de Bainsizza. Le service des renseignements particuliers du front avait fait connaître la présence de troupes allemandes dans la vallée de Villach. Les avions italiens avaient repéré des camps de troupes nouvelles au nord de Tolmino ; on savait qu'au col de Prédil avait passé du matériel allemand ; c'étaient bien les indices d'une offensive prochaine sur le front de l'Isonzo, offensive qui devait être conduite avec d'autant plus de force et de vigueur que les préoccupations de l'ennemi du côté de la Pologne et de la Galicie s'étaient tout à fait calmées et qu'il n'y avait plus rien à craindre sur le front oriental qui pût contrarier les opérations futures sur la Vénétie.

Enfin, — et ceci n'était-ce pas un indice ? — les difficultés surgissant tout à coup au sein du Parlement italien, l'opinion italienne profondément travaillée par les défaitistes, l'or et l'espionnage ennemi manœuvrant à l'intérieur du pays tandis que se préparait l'attaque des armées sur le front ! Malheureusement pour notre alliée, tous ces faits n'éclairèrent pas suffisamment la conscience des gens de l'arrière, et le poison de la désorganisation et de l'indiscipline gagna ceux de l'avant.

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

La Vénétie a été un des couloirs suivis par les hordes germaniques lors des invasions des barbares en Italie.

De tout temps l'Italie, pays riche, au soleil puissant, au climat doux, a tenté les gens du nord. Pour l'aborder, ce pays privilégié, ils ne pouvaient suivre que des routes difficiles, car la nature avait ceinturé, vers le nord, les grandes plaines du Pô en élevant une formidable barrière. Cette barrière ce sont les Alpes qui se dressent et qui s'étendent en arc de cercle protégeant toute l'Italie du nord.

Pour franchir l'obstacle on doit suivre des vallées étroites, longues et encaissées qui font communiquer les plaines italiennes avec les terrains allemands. Sauf en deux endroits, aux deux extrémités de l'arc de cercle, les Alpes ne per-

mettent point le passage à des troupes nombreuses ; aussi toutes les invasions qui se sont dirigées vers les plaines italiennes ont-elles suivi les deux couloirs formés par l'affaissement du massif alpestre : vers l'ouest, le couloir de Provence avec les seuils des Apennins (col de Tende et littoral) ; vers l'est, le couloir de Vénétie avec les seuils des Alpes Carniques et Juliennes (col de Tarvis et trouée de Laybach).

Quand on a franchi les Alpes Carniques et que l'on descend dans la plaine italienne, l'on se trouve tout à coup placé sur une pente qui vous conduit dans le couloir de la Vénétie, couloir qui s'étend des contreforts alpestres aux bords de l'Adriatique.

La largeur de ce couloir ne dépasse point 60 kilomètres du pied des hauteurs à la mer.

San-Daniele, à l'embouchure de l'Isonzo ou du Tagliamento, 57 kilomètres ; Aviano, à l'embouchure de la Piave, 54 kilomètres ; Bassano, à l'embouchure de la Brenta, 51 kilomètres.

La Brenta franchie, le couloir s'élargit alors et atteint 64 kilomètres entre Vicence et Venise, 92 kilomètres entre Vérone et l'embouchure de l'Adige. Toute cette plaine vénitienne est coupée par les nombreux torrents qui descendent des Alpes et vont se jeter dans l'Adriatique ; elle revêt le même aspect ; c'est un admirable pays vert, où les arbres font tout le décor sur ce grand plan incliné qui s'abaisse vers la mer. Sillonné de cours d'eau qui descendent de la montagne, dans la partie supérieure, le terrain est caillouteux, couvert de galets roulés par les torrents ; dans la partie inférieure, il devient boueux, fangeux et se transforme en lagunes au contact des fots. Ces cours d'eau, qui ont tous une direction parallèle et perpendiculaire à l'axe du grand couloir vénitien, sont tantôt des obstacles sérieux à la marche d'invasion, quand l'eau des pluies ou la fonte des neiges les ont gonflés, tantôt d'insignifiantes barrières quand ils sont à sec, car leurs berges ne font même pas saillie sur le terrain environnant.

La plaine est bien coupée par les routes, par les voies ferrées actuellement ; la marche y est donc facile pour l'envahisseur. Du temps des armées peu nombreuses, sous le Consulat, sous l'Empire, en 1806, les batailles pouvaient se livrer sur des points stratégiques particuliers, mais actuellement, avec les armées modernes, les fronts s'étendent sur plus de 100 kilomètres, ils embrassent donc toute la plaine, ils barrent tout le couloir et la mer qui s'avance ne rencontre pas d'obstacles suffisants pour l'arrêter dans sa marche. Quand l'invasion s'étend des montagnes à la mer, elle balaye tout et il est bien difficile d'endiguer le flot. La Piave n'est pas une barrière ; la Brenta non plus, bien que cette dernière rivière dans sa partie inférieure, du pont de Carmignano à la mer, coule en tout temps et présente une masse d'eau suffisante. La seule ligne de défense possible

est l'Adige, de Vérone à son embouchure, et, en arrière, la ligne puissante du Mincio et du Pô appuyée, d'une part, au lac de Garde et, d'autre part, à l'Adriatique. Il est à noter cependant qu'en abandonnant la ligne de la Piave et de la Brenta, on sacrifie toute la partie montagneuse des Sette-Comuni et qu'on permet ainsi à une armée débouchant du Trentin de pénétrer en Vénétie et de se joindre à celle de la plaine ; c'est certainement cette dernière considération et la préoccupation de sauver Venise de l'invasion qui ont prévalu dans la détermination du haut commandement italien de présenter une défense sur la Piave, défense qui s'est affirmée dès le 16 novembre.

PREMIÈRES OPÉRATIONS

Le 24 octobre au matin, après une courte mais brutale préparation d'artillerie, l'attaque des ennemis se déclancha dans le secteur Plezzo-Tolmino, c'est-à-dire sur la ligne du haut Isonzo qui était dirigée obliquement par rapport au front occupé par les armées italiennes. C'était une attaque allemande menée par les régiments allemands qui conduisaient la bataille. La ville de Plezzo était prise à 8 heures du matin et le monte Nero (2.246 mètres) tourné avant midi. D'autre part, des colonnes s'avançaient sur Caporetto, sur Tolmino, même sur San-Lucia et Auzza ; c'était le forçement en plus de cinq endroits des lignes italiennes sur le haut Isonzo. (Un épais brouillard avait facilité l'attaque.)

Les troupes qui étaient engagées sur ce front appartenaient en grande partie aux Allemands et formaient la XIV^e armée allemande qui, selon tous renseignements, se composait de dix divisions allemandes et six divisions autrichiennes commandées par le général von Below. Ce sera désormais l'armée de choc, celle qui donnera le premier coup de bélier et qui conduira la campagne.

Il ressort assez facilement des dispositions prises par l'ennemi que son plan d'offensive consiste à produire une percée au centre des lignes, percée dirigée obliquement à la direction tenue par le front italien, à s'avancer vers l'intérieur du pays (Cividale-Udine), à isoler par conséquent la 3^e armée italienne (duc d'Aoste) qui tenait le Carso et à l'acculer à la mer. Ce mouvement devait être protégé par l'armée de Carinthie (armée autrichienne, général von Krobati) qui, débouchant elle aussi des hautes vallées de la Fella, marcherait sur le confluent de

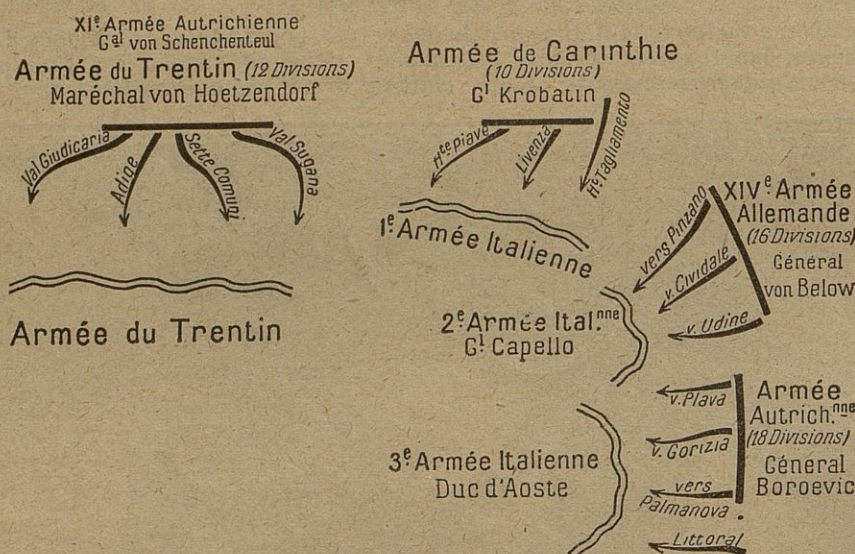


SCHÉMA DES ATTAQUES AUSTRO-ALLEMANDES CONTRE LE FRONT ITALIEN.

la Fella et du Tagliamento et couvrirait le flanc droit de la XIV^e armée allemande dans sa marche sur Udine.

L'invasion austro-allemande se prononçait donc :

1^o Par une attaque centrale (la XIV^e armée allemande) ;

2^o Par une marche générale aux deux ailes : au nord l'armée autrichienne de Carinthie (général von Krobatin), au sud l'armée autrichienne du général Boroëvic, celle qui occupait le front devant Gorizia et le Carso ;

3^o Par un mouvement excentrique qui viendra se lier dans l'offensive ; l'armée du maréchal Conrad von Hoetzendorf, concentrée dans le Trentin, qui attaquera dans le val Sugana, sur le plateau des Sette-Communi, sur l'Adige, et même vers le val Guidicaria (armée spéciale commandée par le général von Schenckenteufel, XI^e armée autrichienne).

Les effectifs de ces armées semblent être de seize divisions pour l'armée allemande, douze divisions autrichiennes pour l'armée du Trentin, dix pour l'armée de Carinthie et dix-huit pour l'armée de Boroëvic. Au total : cinquante-six divisions dont dix divisions allemandes. Des renseignements recueillis depuis permettent d'affirmer que de puissantes réserves prélevées sur le front de Galicie et même en Pologne ont été acheminées vers l'Italie.

Ainsi l'armée italienne allait avoir à soutenir l'attaque d'environ huit cent mille hommes qui se ruaient sur sa frontière nord-est, convergeant tous vers le couloir de la Vénétie, invasion appuyée par un déploiement formidable d'artillerie lourde et de matériel de tout espèce qui accompagnent toujours les attaques austro-allemandes (1).

La ruée austro-allemande dans les plaines italiennes avait été préparée, d'autre part, par les savantes organisations dirigées par le prince de Bulow, ancien ambassadeur en Italie, qui y avait conservé de très puissantes relations : enfin,

chose pénible à avouer, des idées défaitistes, un courant vers l'indiscipline, des appels à la paix avaient trouvé dans l'armée certains accès faciles et sur le front la 2^e armée italienne (général Capello) forcée momentanément à s'éloigner de ses troupes à cause de son état de santé avait été tout particulièrement intoxiquée de ces poisons, avant-coureurs de désastres. Au cours de la première attaque de l'ennemi des régiments entiers de cette 2^e armée oublièrent les règles du devoir et de l'honneur militaires et facilitèrent ainsi grandement la tâche de l'armée assaillante.

Le 25 octobre, l'attaque allemande progressait ; elle avait franchi l'Isonzo et s'élevait sur les hauteurs bordant la rive droite. Les brèches ouvertes dans la 2^e armée italienne favorisaient la marche en avant des colonnes qui attaquèrent le mont Matijur, les hauteurs de Stol, de Versanja-Glava, le mont Cucco. Le 25 au soir, l'ennemi couronnait toute cette ligne de faite qui n'avait pas été défendue et tenait déjà les hautes vallées des petits cours d'eau qui descendent en éventail dans la plaine vénitienne.

Le 26 octobre, la marche s'accéléra, la défense n'existant presque pas, et les régiments allemands dévalèrent dans la plaine dans une direction concentrique vers Cividale.

Le 27 octobre, ils entraient dans Cividale en flammes.

L'attaque avait été brutale, comme toujours de la part des Allemands : la résistance presque nulle, le succès avait donc été facile.

Les conséquences allaient être graves, car la XIV^e armée allemande, en pénétrant au cœur du Frioul et en occupant Cividale, tournait toute l'aile gauche de l'armée du duc d'Aoste et pouvait lui couper la retraite.

A l'annonce des premiers revers, le généralissime Cadorna n'hésita point ; il fallait se replier au plus vite et, devant la défaillance des troupes de la 2^e armée, il fallait chercher en arrière une ligne de résistance ; enfin il s'agissait de sauver la 3^e armée bien compromise par l'avance allemande.

Le plateau de Bainsizza fut évacué le 25 au soir ; on espérait encore s'accrocher à l'Isonzo et au Carso ; mais le 26, devant les progrès de la XIV^e armée, la retraite définitive fut ordonnée : on traversa l'Isonzo et on abandonna les positions si chèrement gagnées par six mois de lutte et de combats sanglants.

Le 27 octobre, la retraite était générale sur tout le front italien.

Il était grand temps de procéder ainsi car les nouvelles qui arrivaient du Frioul ne laissaient plus aucun espoir. La XIV^e armée allemande qui était entrée le 27 au soir dans Cividale, avait précipité sa marche vers l'ouest : le 29, elle occupait déjà Udine ; d'autre part, l'armée de Carinthie, annulant le mouvement et couvrant l'aile droite, débouchait dans la vallée de la Fella et marchait sur le haut Tagliamento ; le 29, elle était à Moogio ; le 30, vers Bondano.

Le 1^{er} novembre, elle approchait du camp de Gémona.

Si la retraite de la 3^e armée italienne avait été désastreuse (les pertes en hommes et matériel furent considérables), celle de la 2^e armée s'opéra régulièrement : et, en bon ordre, l'armée du duc d'Aoste se dirigeait vers le Tagliamento. Tant il est vrai que pour une armée en campagne sa principale force réside dans sa discipline, sa confiance, sa valeur morale. Les premières lignes du « service

intérieur des armées » sont toujours à méditer et les gens de l'arrière ne doivent pas plus l'oublier que les soldats du front : « La discipline faisant la force principale des armées... »

LE PASSAGE DU TAGLIAMENTO

Le 1^{er} novembre, toutes les armées austro-allemandes en marche vers l'ouest étaient au contact avec de solides arrière-gardes italiennes qui disputaient le terrain et couvraient la retraite vers la rive occidentale du Tagliamento. L'armée italienne s'était reprise et allait lutter pied à pied devant l'invasion.

L'ennemi abordait sur tout son cours le Tagliamento, de Gémona à la mer. Dans cette partie du couloir de la Vénétie, le pays présente l'aspect des plaines de Hollande. C'est une vaste étendue de terrain, sans aucun accident de sol, couverte de torrents descendant des Alpes et coupée de toutes parts par des ruisseaux, des ravins ; à sec dans la saison sèche, ces cours d'eau roulent des flots boueux lors des inondations dues aux pluies ou au dégel. Le temps n'était pas propice pour une retraite et les averses de fin octobre avaient gonflé tous les arroyos. Le passage du Tagliamento par les armées italiennes ne fut pas favorisé devant ce surcroît d'infortune, cependant au 1^{er} novembre la 2^e armée avait franchi les ponts de Codroipo et la 3^e armée ceux de Latisana. Les armées ennemies suivaient à courte distance et, fatalité, profitaient dans la journée du 2 novembre de la baisse subite des torrents, ce qui facilita grandement leur marche.

La XIV^e armée allemande, qui menait l'attaque et dirigeait le mouvement général, avait atteint par son aile droite le pont de Pinzano le 4 novembre : elle avait franchi le fleuve et menaçait le flanc gauche de la 2^e armée italienne.

Plus au nord, l'armée de Carinthie était entrée à Gémona le 4 novembre ; cette menace présentait un danger très grand, car elle allait accentuer la situation d'isolement dans laquelle se trouvait alors l'armée italienne des Dolomites.

L'empereur Charles d'Autriche était arrivé sur le front. Sous le drapeau protecteur de ses puissants alliés il avait pu entrer le 4 novembre à Udine, le 5 il passait le Tagliamento au pont de Codroipo.

L'invasion se dessinait donc en arc de cercle, s'étendant des hautes vallées du Tagliamento et de la Piave à la mer (l'armée italienne des Dolomites avait été rappelée vers Bellune).

Le 9 novembre, le front ennemi abordait la Livenza, de Sacile à la mer. L'armée de Carinthie, d'autre part, entra à Bellune le 10 novembre. La menace par le bas des contreforts alpestres se précisait de jour en jour et la XIV^e armée allemande, toujours directrice du mouvement, arrivait par ses têtes de colonne au pont de Vidor le 4 novembre. C'était l'avancée sur la Piave !

Quelques dangers que couraient dans la plaine vénitienne les armées de l'Italie, ils disparaissaient presque devant une menace nouvelle qui, au 10 novembre, s'était manifestée au nord des Sette-Communi. L'armée du Trentin (maréchal Conrad von Hoetzendorf) attaquait dans le val Sugana, dans le val d'Assa, sur le haut Astico ; c'était la répétition de l'offensive autrichienne du printemps 1916, offensive qui tenait au cœur du maréchal

Conrad qui avait toujours préconisé l'invasion par le Trentin. Déjà cette armée avait atteint A. iago le 13 novembre et elle livrait de rudes combats dans le val Sugana vers Grigno, Tiezze, cherchant à faire sa jonction avec l'armée de Carinthie qui, elle, descendait sur la Piave.

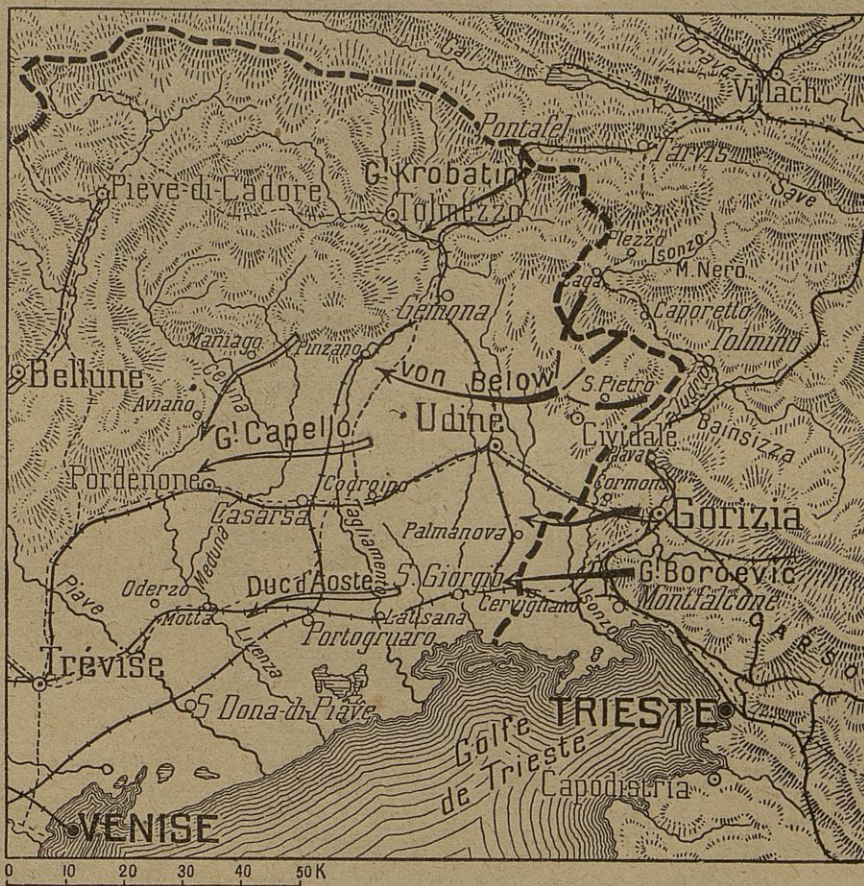
Le plateau des Sette-Communi allait donc être la clef de toute la situation, car il était incontestable que si l'ennemi s'en rendait maître, toutes les lignes de la Piave et de la Brenta étaient tournées et l'armée italienne n'avait d'autres ressources que de se replier plus en arrière.

La lutte va désormais se développer sur cette partie du terrain montagneux que l'on se disputera avec acharnement, l'armée italienne s'accrochant aux hauteurs des monts Meletta, aux monts Grappa, et barrant à San-Marino le cours de la Brenta. Les assauts des troupes autrichiennes se sont multipliés contre les lignes que tiennent solidement nos alliés ; malgré l'acharnement ennemi, malgré l'intensité des bombardements, la 4^e armée italienne a résisté bravement.

Dans la plaine, l'avance ennemie s'est butée sur la Piave aux défenses italiennes du pont de Vidor au nord, à San Dona di Piave au sud. L'artillerie est entrée en action des deux côtés du fleuve, c'est la bataille qui commence. Au sud de San Dona di Piave l'ennemi a bien cherché à s'infiltrer le long du littoral et à tourner le fleuve à son embouchure ; mais des inondations tendues dans cette partie du terrain ont arrêté sa progression et, de ce côté au moins, l'armée italienne sera tranquille sur son flanc droit.

Au 15 novembre, le front ennemi s'étend en arc de cercle dans les hautes vallées de la Brenta et de la Piave, puis s'allonge le long du cours d'eau jusqu'à la mer. Les armées ennemies ont fait leur soudure : elles sont reliées entre elles et la grande bataille semble être proche, d'autant plus que l'armée italienne a reçu des secours des alliés et que des corps d'armée français et anglais, arrivés à Brescia, sont dirigés vers le front de défense.

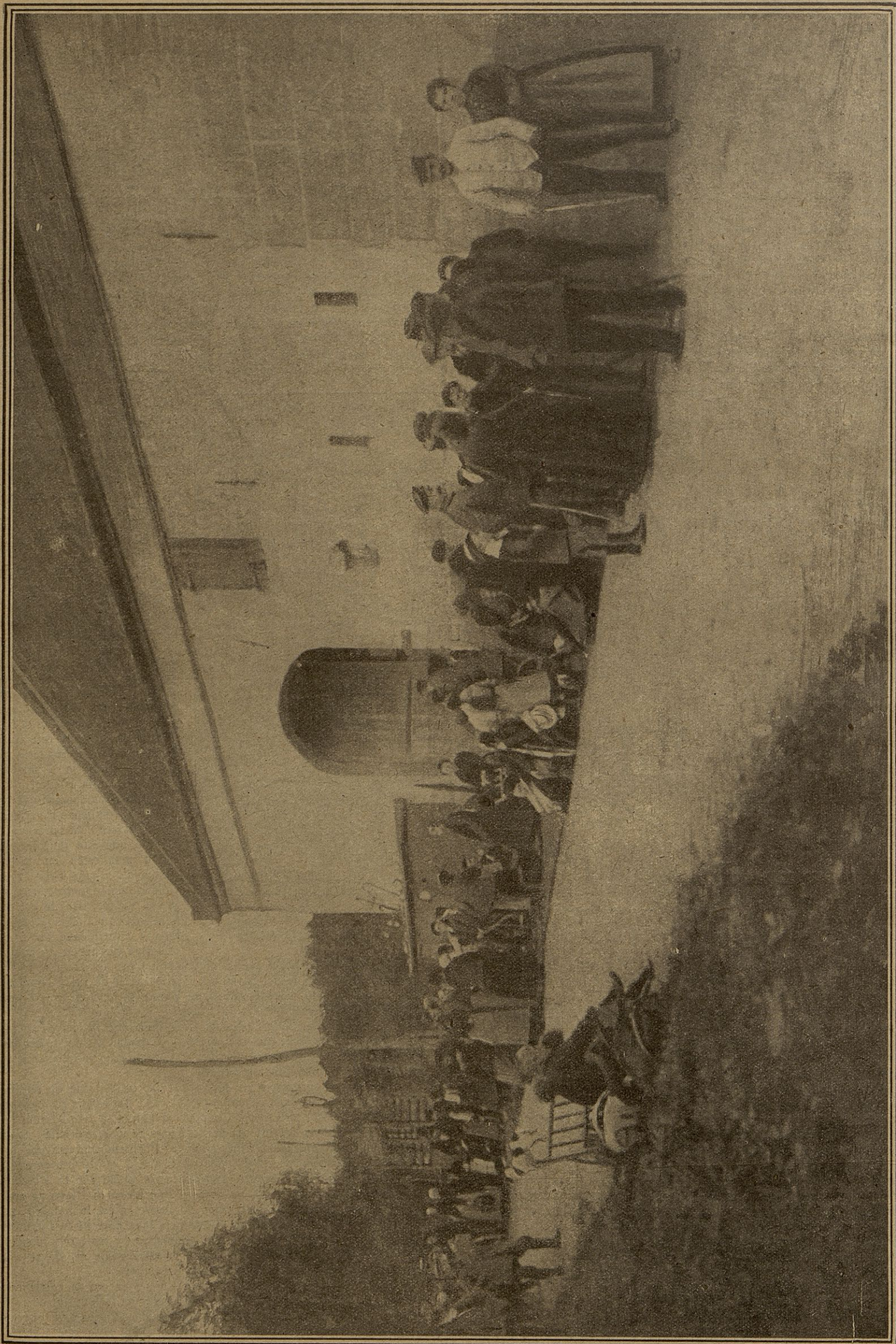
Sur cette terre classique des grandes batailles vont donc encore se rencontrer face à face les légions latines et les hordes germaniques.



RETRAITE DES ARMÉES ITALIENNES ET INVASION AUSTRO-ALLEMANDE.

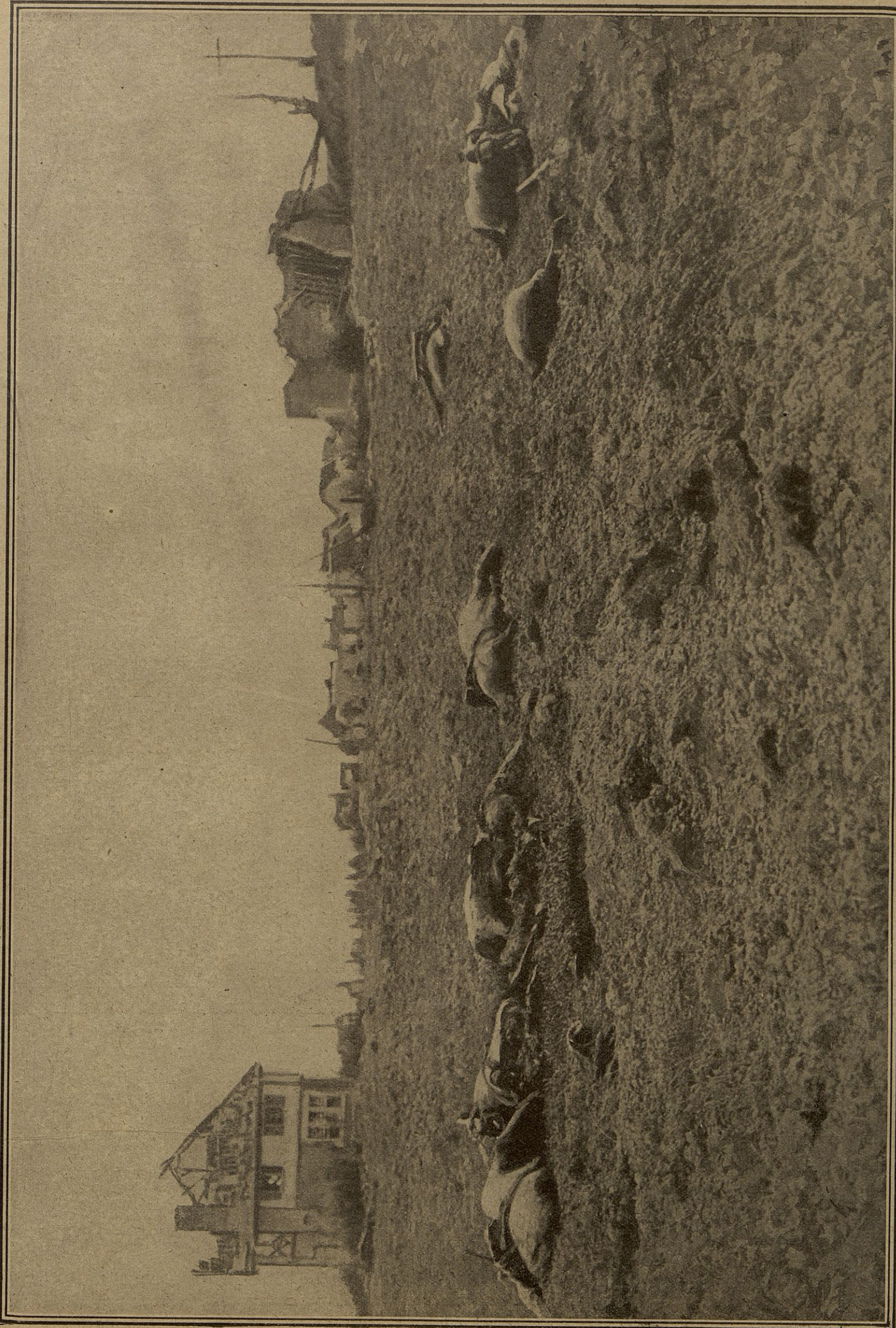
(1) Les divisions allemandes comme autrichiennes sont actuellement à 3 régiments, les régiments à 3 bataillons ce qui donnerait un effectif de 504 bataillons d'infanterie ; il faut ajouter les bataillons des troupes alpines, du génie, de certains services, ce qui porterait à plus de 600 le nombre de bataillons des troupes à pied. Comme artillerie on peut évaluer à 780 batteries de campagne 85 d'artillerie lourde et un nombre très considérable de matériel de toute sorte.

DÉPART D'UN CONVOI DE FRANÇAIS EVACUÉS DES PAYS ENVAHIS



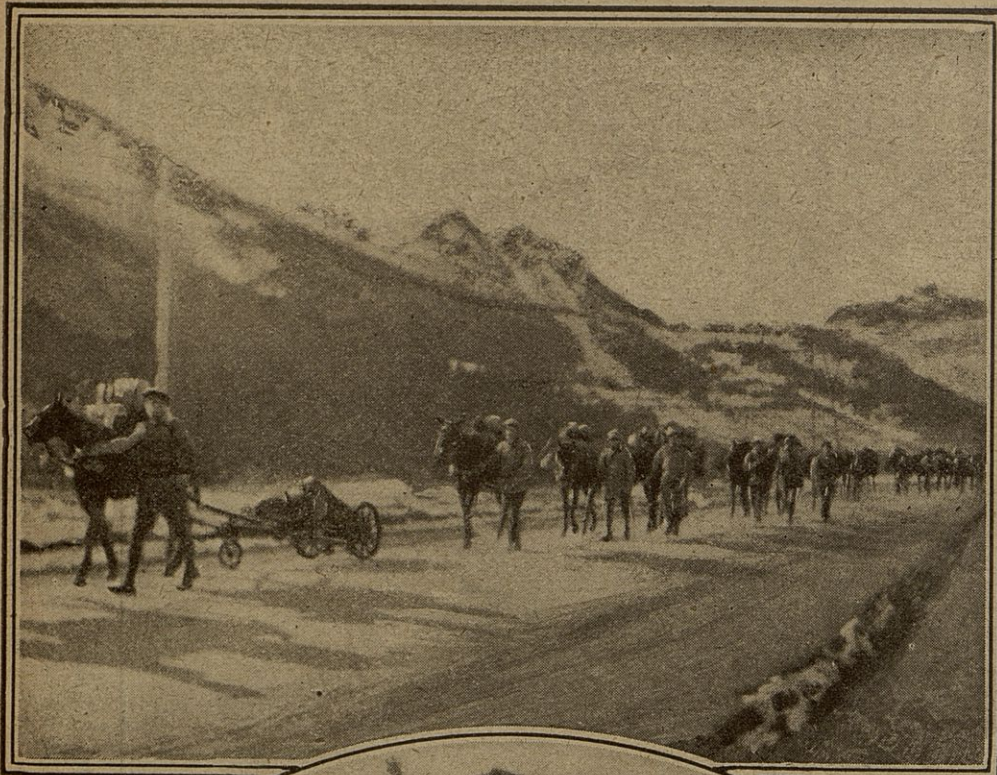
Cette photographie, trouvée sur un prisonnier, fixe une des scènes les plus émouvantes de la vie de nos compatriotes en pays envahi. C'est le départ d'un convoi d'habitants d'un village qui vont être rapatriés. Ces pauvres gens, rassemblés sur le bord de la route, attendent l'ordre de se rendre à la gare. Chacun ne doit emporter qu'un très petit paquet et peu ou point d'argent. Tout à l'heure on les entassera dans des wagons à bestiaux. Mais pendant les longs jours de leur pénible voyage, l'idée de se retrouver bientôt en terre française libre et de ne plus avoir à redouter la brutalité des Allemands leur fera supporter allègrement les plus cruelles privations.

UN COIN DU CHAMP DE BATAILLE DU CAMBRÉSIS



Les brillantes troupes du général Byng, dans un élan magnifique, le 21 novembre, ont rompu la fameuse ligne Hindenburg devant Cambrai, dont elles se rapprochent de jour en jour. Une troupe formidable de tanks précédait l'armée, renversant tout sur son passage, ouvrant dans les défenses de l'ennemi une large brèche par laquelle la cavalerie britannique, impatiente de se distinguer, se jeta à la poursuite des Boches. Au cours de cette journée, un violent combat se livra autour du hameau dont faisait partie cette maison restée par hasard à peu près intacte. Les cavaliers de nos alliés y laissèrent quelques chevaux, mais les Allemands durent abandonner la position.

LES TROUPES FRANÇAISES EN ITALIE

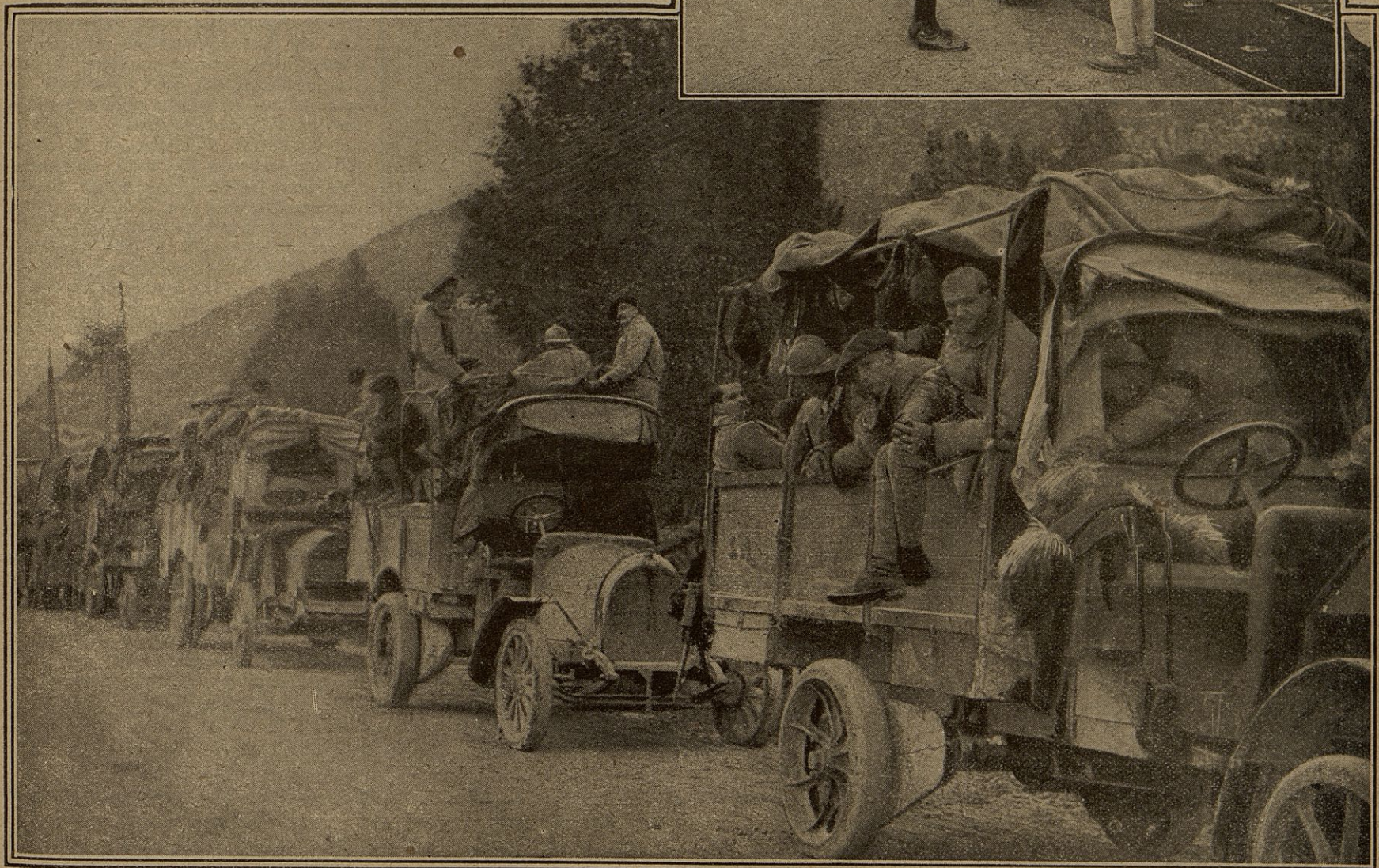


Voici, traversant les Alpes, vers Brescia, des troupes françaises qui se sont rendues à pied en Italie, où déjà elles sont en contact avec l'ennemi. En haut on voit nos Alpains en ordre de marche, avec leurs mulets portant les bagages et les munitions : le canon de la compagnie vient en tête. En bas, ils sont à une halte et, dans le médaillon, ils fraternisent avec des camarades italiens. A droite, un hasard de bon augure a fait placer en sentinelle ce poilu juste devant l'affiche de l'appel au peuple italien : « La Voce di Garibaldi ».

L'ENVOI DES TROUPES FRANÇAISES EN ITALIE

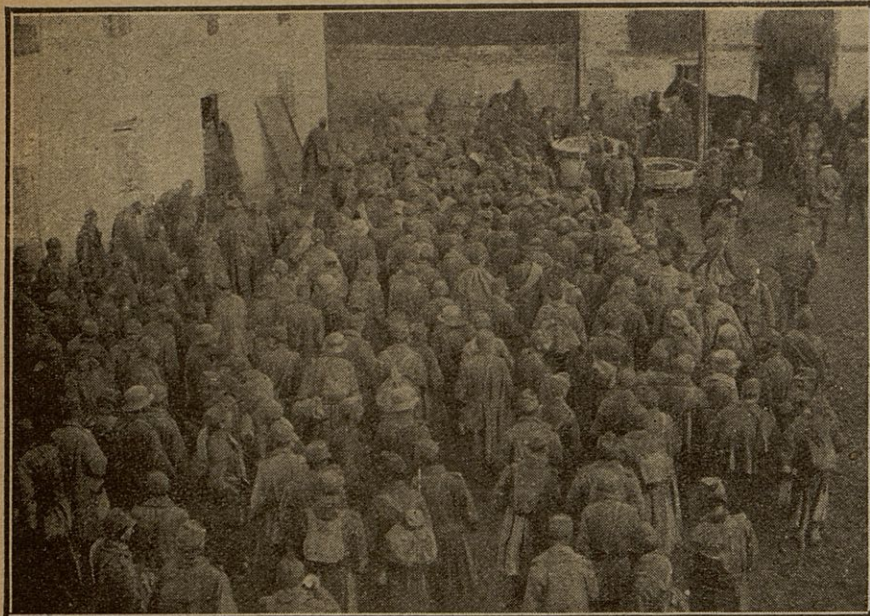


Nos belles routes du Dauphiné étaient couvertes de longues files d'autos militaires de toute sorte employées pour les divers transports. Celles-ci, qui appartiennent au service sanitaire, ont été photographiées aux environs de Briançon.



Tandis que le gros des renforts envoyés par le gouvernement français à l'armée italienne était transporté jusqu'en Italie par chemin de fer, une grande partie des approvisionnements et quelques fractions du contingent se dirigeaient par les routes des Alpes vers les points de concentration prévus. Voici, sur la route de Brescia, un convoi de camions automobiles transportant des troupes. Dans le médaillon, une des dames italiennes qui, à l'arrivée de chaque train, venaient offrir des rafraîchissements à nos soldats.

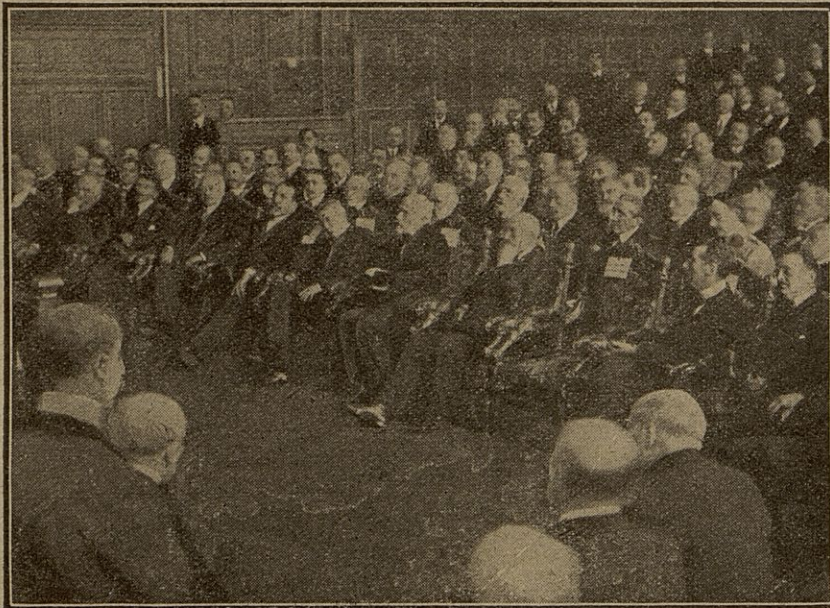
LA RÉSISTANCE DES ARMÉES ITALIENNES SUR LA PIAVE



Plusieurs tentatives des Allemands pour franchir la Piave ont été repoussées par les Italiens qui se sont ressaisis en face de l'invasisseur ; les Autrichiens ont laissé de nombreux prisonniers aux mains de nos alliés ; on en voit ici plusieurs groupes.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Le soi-disant gouvernement maximaliste ayant enjoint au généralissime Doukhonine de solliciter du commandement allemand un armistice, ce général s'y est refusé : il a été destitué, mais n'a tenu aucun compte de ce nouvel acte de folie, et est resté à la tête de ses troupes qui, dans l'ensemble, paraissent lui être fidèles. Un sous-officier nommé Krilenko, promu généralissime, s'est hâté d'ouvrir avec les Boches des pourparlers en vue de l'armistice ; mais ce geste s'accomplit dans des conditions si équivoques que les Allemands, qui en sont pourtant les instigateurs, hésitent à y répondre ouvertement. L'armée du front de Dwinsk, très entamée par les menées pacifistes, menacée d'ailleurs de la famine, paraît être la seule disposée à céder en masse aux suggestions léninistes. Sur les autres fronts il y a moins d'indécision. On continue même à se battre dans différents secteurs, et il y a eu un communiqué le 22 novembre. En Asie, sur la Diale, les Russes auraient attaqué les Turcs et fait plus de 1.700 prisonniers. En Europe, dans la région de Baranovitchi, les Russes, ayant été attaqués, ont fait une contre-attaque qui a rétabli leurs positions et dans laquelle ils ont perdu un millier d'hommes. Ailleurs, on signale des raids, des fusillades, et l'échec de manœuvres de fraternisation tentées de nouveau par les Austro-Allemands.



M. Venizelos, chef du gouvernement hellénique, reçu à l'Hôtel de ville par le conseil municipal de Paris.

Sur le front sud-ouest le général Tcherbatchew a lancé un appel à ses soldats dont le nombre dépasse un demi-million, leur faisant savoir que ceux qui voulaient se joindre aux bolcheviks étaient libres de quitter son armée ; deux mille hommes tout au plus ont profité de la permission pour désertir ; les autres restent fermes et obéissent à leurs chefs.

MACÉDOINE. — On signale sur divers points de ce front une recrudescence d'activité qui s'est traduite par plusieurs attaques contre nos lignes : la plus intéressante a eu lieu le 25 novembre dans la région du Vardar ; toutes ont été repoussées et ont été coûteuses pour l'ennemi. En Albanie, les Italiens aussi ont été attaqués à plusieurs reprises. Il se peut que ces opérations n'aient été entreprises par l'ennemi que pour atteindre des objectifs tout locaux ; elles peuvent aussi être l'indice d'intentions offensives qui n'attendraient, pour se manifester sur une plus grande échelle, que l'achèvement des concentrations de troupes rendues possibles par l'inactivité du front russe.

PALESTINE. — Les troupes du général Allenby continuent avec succès leurs opérations vers Jérusalem. Les points le plus récemment occupés sont, d'une part, Bittir, station de la ligne Jaffa-Jérusalem, à 11 kilomètres de cette ville ; d'autre part, Aïn-Kerim, à 3 milles et demi à l'ouest de la ville sainte. Quelques jours auparavant les Anglais ont enlevé la position stratégique d'En-Nabi-Samouël située à près de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui domine Jérusalem ainsi que toute la contrée environnante, de la mer Morte à la Méditerranée.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS CINÉMATOGRAPHIQUES

dans lesquels sera projeté le film du Roman-Cinéma édité par l'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE et publié par "LE PAYS DE FRANCE"

SUZY L'AMÉRICAINNE, par **GEORGES LE FAURE** **AVEZ-VOUS COMPRIS?**
auquel est adapté le **GRAND CONCOURS**

PARIS

Brasserie Rochechouart : 66, rue Rochechouart ;
Casino de la Nation : 2, avenue de Taillebourg ;
Ciné-Magic : 44, avenue de la Motte-Picquet ;
Cinéma des 1.000 Colonnes : 20, rue de la Gaité ;
Casino du 13 : 190, avenue de Choisy ;
Cinéma du Panthéon : 13, rue Victor-Cousin ;
Cinéma Myrha : 11, rue Myrha ;
Cinéma des Bosquets : 60, rue Domremy ;
Eden : 34, avenue Jean-Jaurès ;

Family-Cinéma : 81, rue d'Avron ;
La Villette-Cinéma : 7, rue de Flandre ;
Majestic-Cinéma : 33, boulevard du Temple ;
Moderne-Cinéma : 4 bis, rue Henri-Chevreau ;
Parisiana : boulevard Poissonnière ;
Raspail Palace : 91, boulevard Raspail ;
Royal-Cinéma : 11, boulevard du Port-Royal ;
Ternes-Palace : 7, rue Demours.

CORBEIL

Casino de Corbeil : 2, rue Feray.

LEVALLOIS

Grand Cinéma Levallois : 2 bis, rue du Marché.

SAINT-DENIS

Casino de Saint-Denis : 73, rue de la République.

VINCENNES

Vincennes-Palace : 30, rue de Paris.

VITRY-sur-SEINE

Kursaal-Vitry.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 163 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « Une prise d'armes en l'honneur de Guynemer ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS

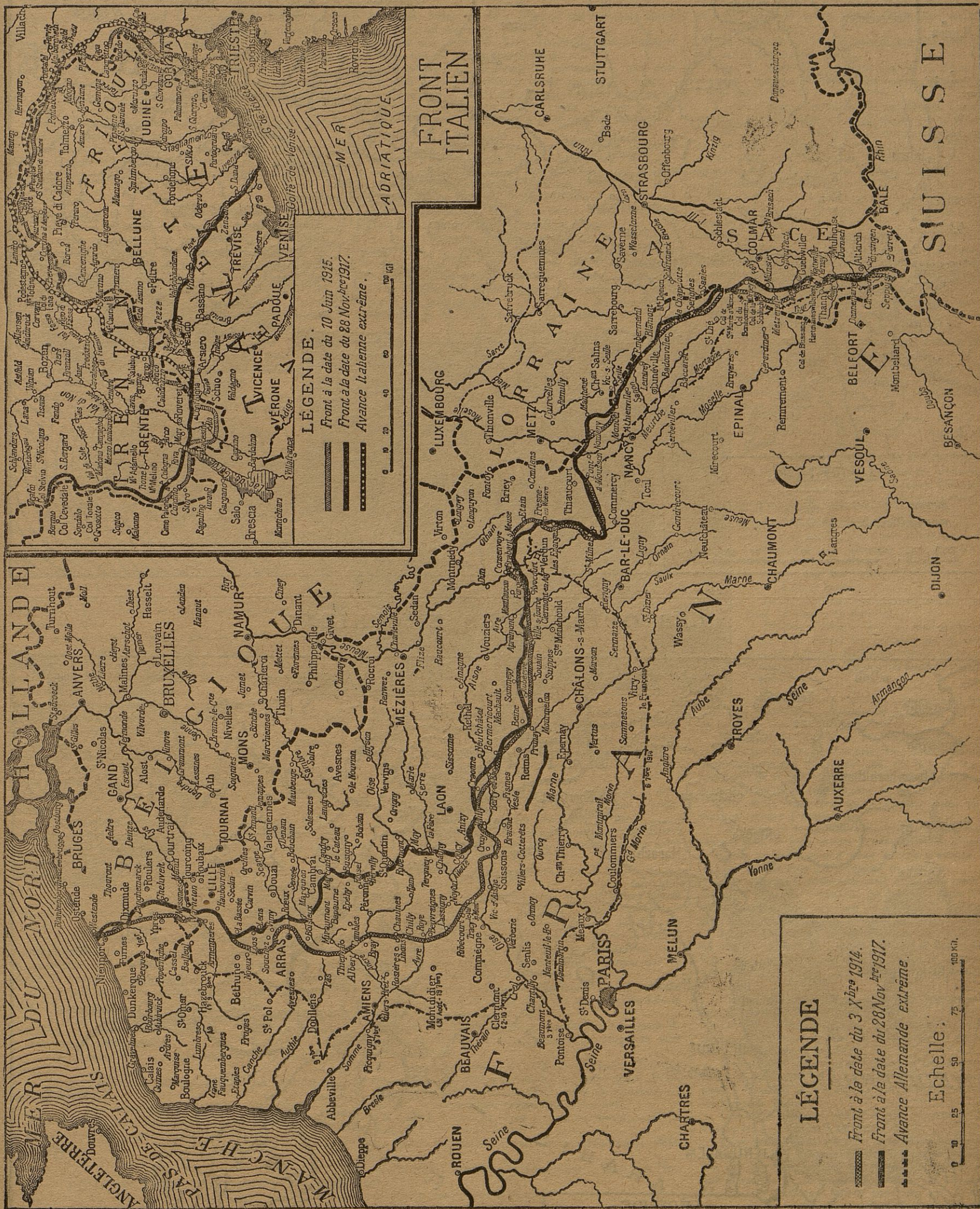
AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Voir conditions dans l'annonce page IV

Valeur : 25 Francs

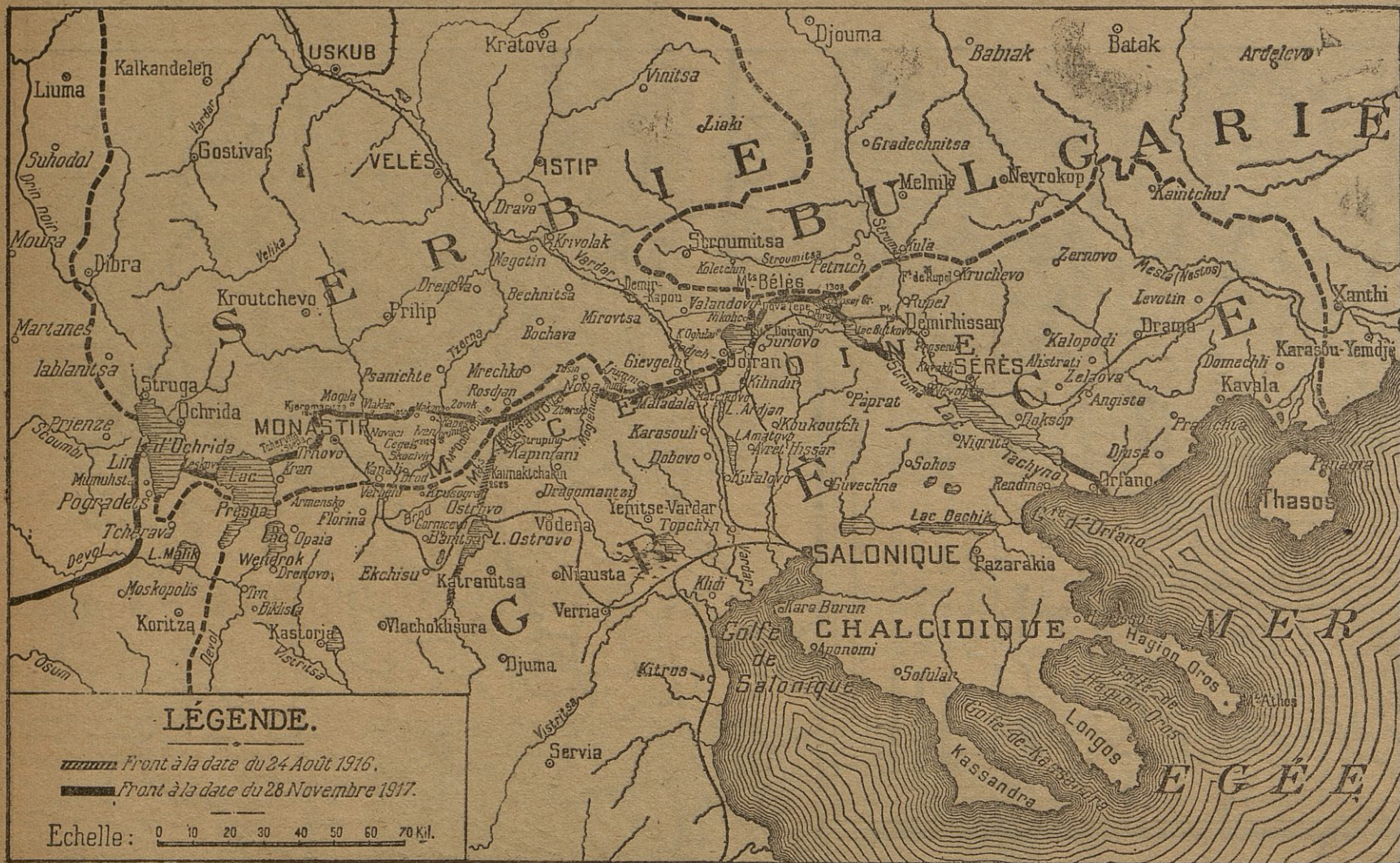
POUR 4^{fr.} 95

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

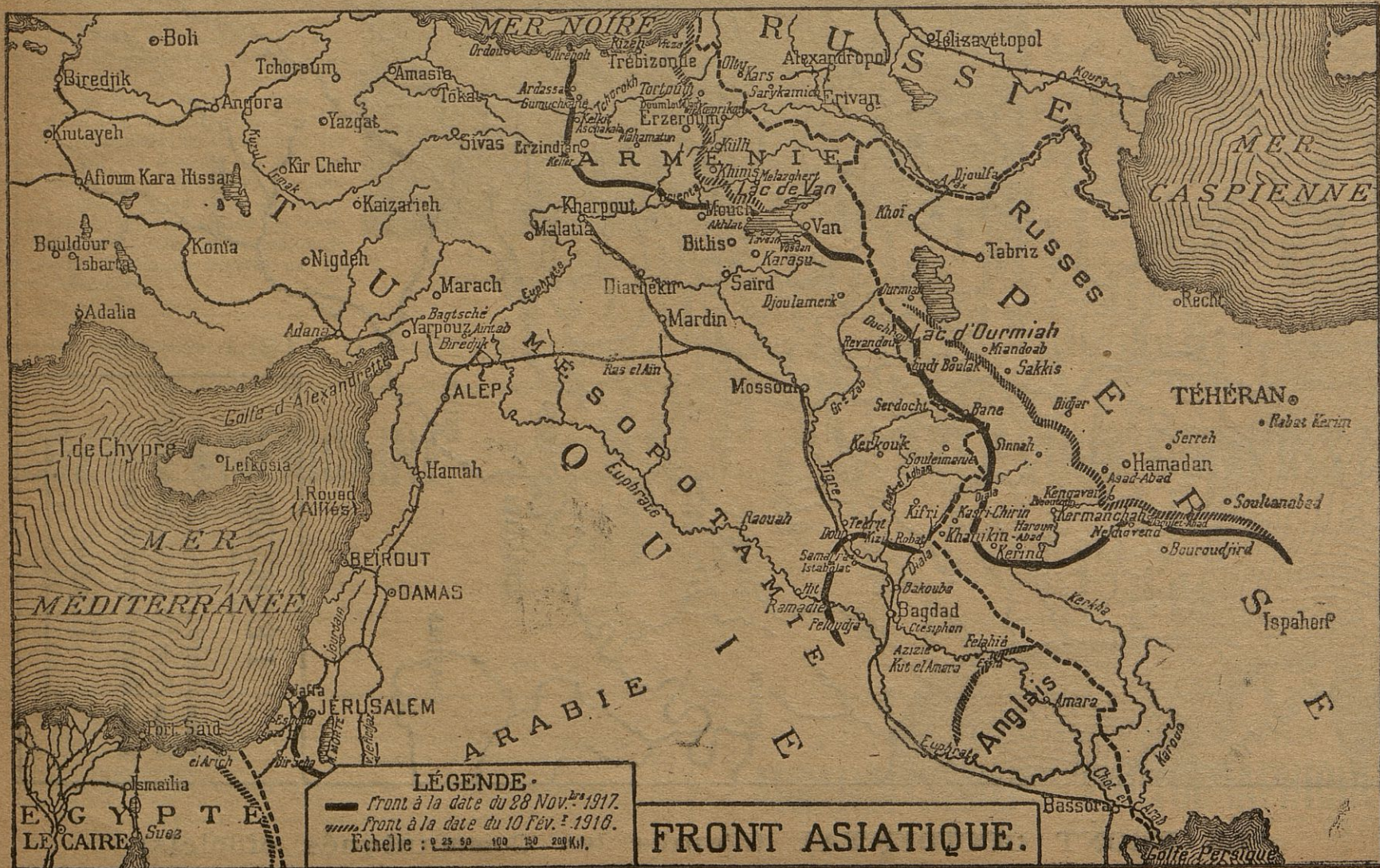


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



Sonora », s'était tenu à l'écart, s'approcha d'elle :
— Si vous le permettez, miss Morton, proposa-t-il d'une voix insinuante, je veillerai sur vous...

Ce à quoi, humiliée autant que surprise par une semblable proposition, la jeune fille riposta :

— C'est là un soin dont je vous dispense, señor Morales, grâce à Dieu, mon pauvre papa m'a appris à me protéger moi-même...

Dissimulant le dépit que lui causait une semblable réponse, le jeune homme demeura botte à botte avec elle, tandis que Wickley, haut sur ses étriers, tentait de suivre, à travers les hautes herbes, la marche de ses éclaireurs.

Mais ceux-ci, rondement menés par Rutledge, avaient depuis longtemps disparu.

Soudain éclata, dans la direction du rio, une vive fusillade qui, après avoir duré quelques secondes, s'éteignit subitement.

D'eux-mêmes, les hommes s'étaient rapprochés de leurs chevaux, les regards concentrés sur le commandant.

Immobile, celui-ci attendait : enfin s'entendit sur le cail-loutis de la route le bruit d'une galopade, et ce bruit était par lui-même assez significatif pour que Wickley commandât sans hésiter :

— A cheval !...

Comme tous, d'un bond, s'étaient mis en selle, un cavalier surgit d'entre les arbres : sa monture, trempée de sueur, avait la croupe ensanglantée par un coup de feu et lui-même, le chapeau enlevé, montrait une face pourpre de sang.

D'une voix haletante il fit son rapport : à la vue du peloton commandé par Rutledge faisant mine d'entrer dans le lit du rio, sur la rive opposée un feu violent avait éclaté, d'après lequel il était aisé d'estimer l'importance de l'adversaire ; non seulement supérieur en nombre au détachement américain, il paraissait, par sa position, à même de s'opposer sérieusement à son passage.

Le lieutenant avait donc fait mettre pied à terre à ses hommes et, ceux-ci embusqués au milieu des herbes de la rive, il attendait des ordres.

Pour toute réponse, le commandant lança son cheval en avant, levant le bras dans un geste de commandement.

Botte à botte, l'Arbi et Wickley galopèrent.

— Va-t-en dire à miss Morton de regagner l'hacienda en compagnie du señor Morales, fit-il ; tu l'accompagneras.

— J'ai grand'peur, mon commandant, répartit l'ancien légionnaire, que miss Captain refuse d'obéir. Elle n'a point appris de mon pauvre colonel à reculer devant les coups de fusil.

— Elle ne peut être ici d'aucune utilité, bien au contraire.

— Possible, mon commandant, mais on a grande chance de faire par les montagnes de mauvaises rencontres... et miss Captain me semble encore plus en sûreté sous la protection de vos soldats que sous celle du señor Morales.

En ce moment, on se trouvait déjà en vue du rio dont les eaux miroitaient au soleil ; Wickley, son attention accaparée toute par l'action qui allait s'engager, piqua des deux, devançant la colonne pour reconnaître lui-même le terrain.

Quelques instants plus tard il était de retour ; sur son ordre, ses hommes mettaient pied à terre et se disposaient en tirailleurs, le long de la rive.

Lui-même, armé de sa carabine, prenait leur commandement et, par bonds successifs, gagnait les abords du rio, utilisant les rochers qui hérissaient le sol pour se protéger contre le feu d'enfer que l'adversaire dirigeait contre eux.

— Mille diables ! grogna l'Arbi qui s'y connaissait, voilà un passage qui ne sera pas aisé à forcer...

— Prétendrais-tu, interrogea Suzy qui s'avancait à côté de lui, que ces bandits seraient capables de nous faire reculer ?

— Ce n'est point ce que j'ai voulu insinuer, miss Captain, déclara l'ancien légionnaire, tout confus.

— Quand on n'avance pas, on recule, riposta-t-elle, et si ton colonel t'entend de là-haut il doit être peu fier de toi...

En ce moment une sorte d'accalmie régnait : sans doute l'ennemi se concertait-il en vue d'une manœuvre nouvelle à tenter.

— L'Arbi ! appela Wickley, cours dire au lieutenant Rutledge qu'il s'efforce, avec une demi-douzaine d'hommes, de reconnaître le rio en amont, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de tourner ces coquins.

Il avait tiré sa montre et, après l'avoir consultée, grommela :

— L'heure marche et il nous faut prévenir Dalton à Discovery.

Soucieuse, Suzy demanda :

— Croyez-vous donc, parrain, que nous ne pourrions pas passer ?

— Si je le croyais, je ne m'obstinerais pas, gronda-t-il, mais ce sera dur...

— ... Et long, remarqua la jeune fille.

Elle discutait aussi froidement sous le feu que si elle se fût trouvée dans le parc de « Red House » occupée à jouer au tennis.

V

POUR SAUVER DISCOVERY

C'était bien le plus beau type qui se pût imaginer de la véritable Américaine, pleine d'ardeur et de sang-froid, aimant la vie à outrance, mais nullement intimidée par la mort imminente.

Si cependant, en ce moment, quelque appréhension lui

troublait l'âme, c'était à la pensée du danger que courait son cher Bob.

Quelques instants s'écoulèrent durant lesquels on se fusilla de part et d'autre, sans grand avantage.

Malheureusement, la tentative faite par Rutledge pour reconnaître l'amont du torrent ne donna que de misérables résultats : le gué avait disparu par suite de pluies récentes et un fort groupe de Mexicains se tenait embusqué sur l'autre rive.

Rutledge, ayant eu deux hommes tués et trois autres blessés, envoyait aux ordres.

Derrière une roche, Wickley, assisté de miss Morton et de l'Arbi, tint un rapide conseil de guerre.

— Il est certain, déclarait le commandant, que pour passer, nous passerons : mais il faudra y mettre le temps...

— Et nous n'en avons pas, grogna l'ancien légionnaire. Songez, mon commandant, que si nous n'atteignons pas Nostinos avant que ces gredins n'aient encerclé Discovery, c'est la perte de la ville...

— ...Et du même coup se trouve compromis l'honneur du drapeau, s'exclama Suzy d'une voix vibrante.

— Eh ! petite fille, riposta le commandant, ne mettons pas ainsi à tout bout de champ en jeu l'honneur du drapeau, quand il est défendu par de pareils gaillards !

Et il hochait la tête vers ses hommes, impassibles sous la pluie de balles qui tombait de la rive opposée.

— Je ne dis pas que tous vos gens ne soient des héros, parrain, mais c'est moins de leur gloire que du salut de Discovery qu'il s'agit... et vous voyez que la tentative du lieutenant Rutledge vient d'échouer !... Donc, comme je ne puis être ici d'aucune utilité... je pars pour tenter de gagner Nostinos par la montagne...

— Folie ! s'exclama Wickley, et je vous défends Suzy...



Mais elle, le regardant dans les yeux, de riposter :

— Vous me connaissez trop bien, parrain, pour prendre vous-même au sérieux votre défense : la fille du colonel Morton n'a d'ordres à recevoir que de sa conscience...

Puis, tout aussitôt, regrettant la vivacité de ses paroles, elle ajouta, câline :

— Excusez-moi, parrain, mais je sens que c'est là mon devoir ! Seul, un cavalier passera où sera arrêtée une colonne.

— Mais un de mes hommes peut tenter la chose...

La jeune fille hocha la tête dans la direction d'une grosse roche à l'abri de laquelle des blessés recevaient des soins et riposta :

— Des hommes !... en avez-vous donc de trop ?...

Puis, décidée :

— Non... non, laissez-moi faire, et vous verrez : tout marchera bien.

Sans plus attendre, elle se glissa dans la direction du point où elle savait le poste de Rutledge : un secret instinct lui disait qu'elle ne devait pas s'éloigner sans le voir ; qui pouvait, dans des circonstances semblables, affirmer que ce n'était pas un adieu définitif qu'elle lui portait...

En tout cas, elle sentait que pour mener à bien sa tâche ce lui serait un vrai réconfort de serrer une dernière fois la main de celui qu'elle aimait.

Et puis, elle voulait lui faire renouveler le serment de poursuivre la tâche qu'il s'était donnée de venger la mort du colonel Morton.

Il y avait précisément, du côté où tiraillaient Rutledge et ses hommes, une légère accalmie : un ordre arrivé depuis un moment de Wickley prévenait l'officier de s'immobiliser durant que le commandant tentait une manœuvre.

On juge de l'émotion du jeune homme en voyant soudainement surgir Suzy auprès de lui.

— Oh ! s'exclama-t-il, je vous croyais partie déjà, darling.

— Je pars ! répondit-elle simplement... Je vais à Nostinos...

Il eut un mouvement d'effroi.

— A Nostinos ! répéta-t-il. Seule ?

— Avez-vous donc assez de monde pour me donner escorte ? répliqua-t-elle joyeusement, ou bien vous proposez-vous de m'accompagner ?...

Et tout de suite :

— Ne vous émotionnez pas : il n'y a ici que deux enfants de l'Amérique résolus à faire le mieux possible leur devoir. Donc, bonne chance, mon cher..., et au revoir.

Incapable de dominer son émotion, il la saisit à pleins bras et la pressa sur sa poitrine.

— All right, fit-elle en dominant son émotion.

Elle se dégagea et fila prestement à travers les herbes.

Presque au même instant, un coup de feu éclatait dans sa direction et elle voyait une forme vague plonger dans le rio sous une fusillade intense partie de la rive tenue par les hommes de Rutledge.

Emergeant de l'eau bouillonnante, une tête servait de cible aux balles des Américains.

Puis, la jeune fille vit sortir du rio un Mexicain qui, ruisselant, disparut au milieu des fourrés dont se garnissait l'autre rive.

Durant quelques secondes elle appréhenda que son court entretien avec Rutledge n'eût été surpris par un émissaire de l'ennemi ; puis, ce souci s'effaça devant l'importance de la mission dont elle s'était chargée et, de toute la vitesse de ses jarrets, elle gagna l'arrière, là où les chevaux de la colonne attendaient, sous la garde de quelques hommes.

Vivement, elle enfourcha Tribbly et, après avoir reçu de l'Arbi les quelques renseignements indispensables pour qu'elle pût retrouver sa route, elle se lança au galop à travers la montagne.

Fille de sport, chasseresse émérite, elle savait ce que c'était de se repérer au milieu des bois et des steppes et elle allait, résolue et confiante dans le résultat de sa mission.

Sans doute, aurait-elle été, sinon moins résolue — car elle était brave — du moins un peu moins confiante, si elle eût pu se douter que l'homme qu'elle venait de voir traverser le rio sous la fusillade américaine courait reporter à

Pancho ce que, habilement caché au milieu des herbes, il venait de surprendre de l'entretien de miss Morton et du lieutenant Rutledge.

— A aucun prix, avait déclaré le chef, cette fille ne doit atteindre Nostinos : sinon c'est l'échec de notre plan d'attaque et Discovery, sur ses gardes, nous échappe...

Sur ses ordres, deux hommes, aussitôt, avaient sauté en selle ; il en donna le commandement à Hustein, en lui disant :

— Elle n'a pas tellement d'avance pour que tu ne puisses l'atteindre à la passe de Vermetcho...

— Morte ou vive ? interrogea l'homme.

Pancho le saisit par le collet de sa veste et d'une voix menaçante :

— S'il tombe un cheveu de sa tête, c'est douze balles pour toi !... Cette fille représente à elle seule l'indépendance du Mexique car sa fortune doit alimenter la caisse... Donc, aie soin d'elle comme de la prunelle de tes yeux...

— Elle se défendra !...

— A toi d'agir par surprise, mais il me la faut saine et sauve, tu entends...

Hustein inclina la tête et, rendant la main, fila grand train devant ses hommes par un sentier qui, circulant à travers les hautes herbes, lui permettait de se retirer du front du combat sans être remarqué de l'ennemi.

Miss Morton, cependant, galopait en toute quiétude vers Nostinos, sans pressentir le danger qui l'attendait en cours de route.

Elle allait, le cœur léger, l'esprit distendu un peu de ses angoisses par le vent de la course, fière du rôle qu'elle jouait, heureuse surtout à la pensée que, de là-haut, son père se réjouissait de la voir continuer si crânement la besogne patriotique à laquelle il avait sacrifié sa vie...

Elle avait conscience qu'en agissant ainsi elle faisait vraiment œuvre d'Américaine.

De temps en temps elle consultait la montre fixée à son poignet pour se bien assurer qu'elle arriverait à temps.

Enfin, estimant qu'elle avait un peu d'avance, elle mit sa bête au pas pour lui permettre de souffler.

Précisément, le sentier montait assez dur jusqu'au sommet où la passe de Vermetcho lui donnerait accès à la plaine dans laquelle, aux environs de Nostinos, les troupes du général Carrington avaient dressé leur camp.

La jeune fille avait mis pied à terre pour se désengourdir un peu les jarrets ; elle allait, songeant à Bob, qui, là-bas, faisait le coup de feu et elle regrettait de ne pouvoir être auprès de lui, comme si sa présence eût pu le protéger contre les balles.

Soudain elle tressaillit et, d'un geste brusque, arrêtant sa monture, tendit l'oreille vers le lointain.

De là-bas, le vent venait de lui apporter l'écho d'une galopade effrénée : il semblait qu'une troupe coupât à vive allure le flanc de la montagne.

Evidemment, ceux qui se hâtaient si fort appartenaient à l'ennemi et la route qu'ils suivaient devait les mener directement à la passe de Vermetcho avec l'intention certaine de lui barrer le chemin...

Une seule chose lui restait à faire : tenter de gagner de vitesse les gens lancés à sa poursuite.

D'un bond elle fut en selle et se lança sur la pente caillouteuse ; la bête, comme si elle eût compris le but de l'effort qui lui était demandé, bondit en avant et au galop atteignit l'orée de la passe ; de là, dressée sur ses étriers, miss Morton jeta un regard sur le panorama qui s'étendait au-dessous d'elle et distingua, au milieu d'un nuage de poussière, des cavaliers emportés dans un galop fou.

A cette allure ils atteindraient Vermetcho avant qu'il fût longtemps ; Tribbly aurait-elle l'énergie nécessaire pour main-

(Voir la suite au dos)

tenir l'avance que les circonstances lui avaient donnée sur l'ennemi...

Déjà il semblait à miss Morton que sa monture ne répondait plus aussi bien à l'éperon et que ses poumons s'essouffaient.

Force allait être de ralentir un peu sa vitesse sous peine de la voir s'abattre sous elle...

C'est alors qu'un souvenir traversa soudainement l'esprit de Suzy : elle avait, à plusieurs reprises, entendu son père conter à ses amis certain épisode de la guerre de Cuba, où il n'avait dû sa vie qu'à son ingéniosité et ce souvenir lui fit entrevoir une possibilité de salut.

Pressant davantage encore sa monture, elle atteignit en



quelques foulées la lisière d'un bois assez touffu qui couronnait de sa verdure le sommet de Vermetcho ; à fond de train elle s'y engagea pour, brusquement, s'arrêter ; sans descendre de selle, elle s'approcha d'un des arbres qui bordaient la route, décrocha de l'arçon de sa selle un lasso qui s'y trouvait enroulé et en fixa l'extrémité à une forte branche ; après quoi, traversant la route, elle attacha la seconde extrémité du lasso à un autre arbre qui faisait vis-à-vis au premier, de telle sorte que la corde se trouvât tendue, coupant la route, à peu près à la hauteur d'une poitrine de cavalier.

Cela fait, elle repartit à bonne allure, mais cependant sans excès, de façon à laisser à son cheval le loisir de reprendre un peu haleine.

Le coup était classique : arrivant à fond de train, les trois cavaliers furent presque au même moment, — car ils galopèrent de front, — arrachés de leur selle et roulèrent rudement sur le sol, où ils demeurèrent un moment étourdis.

Mais c'étaient tous les trois de rudes gaillards, vaqueros de leur métier, et que des chutes de cheval ne pouvaient décourager.

Ils se relevèrent, un peu meurtris, c'est vrai, mais d'autant plus enragés pour continuer la poursuite...

Leurs chevaux, heureusement, stupéfaits de l'aventure, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, sauf un qui avait continué sa course à travers la montagne.

Laissant leur compagnon tenter de rejoindre sa monture, Hustein et l'autre de ses hommes sautèrent en selle et se lancèrent à une allure folle sur les traces de la fugitive.

Celle-ci, heureusement, avait pu, grâce à son stratagème, prendre une avance raisonnable ; de temps en temps elle se haussait sur ses étriers, tournant légèrement la tête pour se rendre compte de la distance qui la séparait de ses poursuivants qui, à chaque foulée de leurs chevaux, se rapprochaient d'elle.

Alors la jeune fille se mit à pousser Tribbly, et la brave bête, répondant à la demande qui lui était faite, s'allongea davantage encore sur le sol, comme un levrier de course, emportant miss Morton dans une galopade épique.

Maintenant Suzy avait la sensation qu'elle gagnait du terrain. Pourvu que sa bête pût continuer quelques minutes encore, elle arriverait à Nostinos suffisamment à temps pour avertir la garnison de Discovery...

Mais voilà que, tout à coup, elle reçut un grand choc en pleine poitrine ; comme elle atteignait un point de la route qui dominait toute la région frontrière, elle aperçut, se glissant à travers les bas-fonds, des troupes d'hommes en armes qu'à leur tenue elle reconnut pour des Mexicains : il y avait de l'infanterie et de la cavalerie, divisées en groupes importants, qui se dirigeaient vers la frontière...

Ce ne pouvaient être que les forces d'Avilar qui gagnaient Discovery...

Alors elle enfonce ses éperons aux flancs de sa jument et poursuit sa route en une course éperdue...

Derrière elle, Hustein et ses hommes galopèrent comme des fous...

— Donnerwetter ! gronda le premier entre ses dents, il nous la baille belle, le herr colonel !... Saine et sauve ; cette fille-là !... Autant vaudrait vouloir capturer un démon en lui offrant des confitures...

Il songeait à la fureur de Pancho Lopez lorsqu'il reviendrait bredouille, fureur qui se traduirait certainement par des sanctions désagréables, et subitement la vision de certain browning, dont le chef usait avec une facilité farouche, lui fit oublier le mot d'ordre reçu.

Immobilisant sa monture, il saisit la carabine qui pendait

au pommeau de sa selle et ajusta longuement miss Morton dont la silhouette, en cet instant, se profilait sur l'écran azuré du ciel...

Il eut une seconde d'hésitation, puis il pressa la détente et fit feu...

La détonation éveilla au cœur de la montagne un écho qui, après avoir roulé lugubrement aux gorges des vallons, se perdit dans le lointain.

— Elle en tient ! hurla férocelement Hustein, en avant !...

Et il partit au galop, entraînant ses compagnons.

La jeune fille avait chancelé au point de croire qu'elle allait s'écrouler sur le sol : mais elle se raidit vaillamment contre la souffrance et poursuivit sa course, plus vertigineuse encore, car Tribbly, effrayée par le bruit de la balle lui sifflant aux oreilles, s'était lancée dans une course folle...

Durant quelque temps, Suzy se maintint ferme en selle, activant l'allure de la bête, mais bientôt vint un moment où son énergie fut vaincue et où elle défailloit ; renversée sur la croupe de sa monture, elle fût tombée si ses pieds, profondément engagés dans les étriers, ne l'eussent retenue en selle.

Abandonnée à elle-même, la bête continua de suivre le sentier, droit devant elle : le fond de la vallée était atteint et dans le lointain s'apercevaient, estompées dans le poudrolement du soleil, les toitures de Nostinos...

Bientôt apparut la lisière d'un camp dont les petites tentes mettaient dans l'immensité verte une multitude de taches blanches.

Là étaient concentrées les troupes du général Garrington qui attendaient, avant de pousser plus avant sur le territoire



mexicain, le résultat de la mission dont avaient été chargés le commandant Wickley et le lieutenant Rutledge.

En avant du front de bandière, un petit poste dressait son toit rudimentaire de chaume, abritant une douzaine de chevaux à la corde.

Tribbly piqua droit sur le poste et d'elle-même vint s'arrêter près de ses camarades.

Suzy, inanimée, pendait, la tête en bas, le long du flanc de sa monture...

Elle était arrivée au but : mais vaincue par les circonstances, elle ne pouvait remplir sa mission, alors qu'à quelques mètres d'elle le télégraphe s'offrait pour le salut de Discovery...

Et en ce moment même, de l'autre côté de la frontière les événements se précipitaient.

Renforcées en cours de route de contingents nouveaux, les troupes d'Avilar avaient opéré leur concentration, aussitôt franchie la frontière, et sans perdre un instant avaient marché sur Discovery...

Ayant fait halte à portée de carabine, Avilar, durant que ses troupes prenaient leur disposition de combat, envoyait en reconnaissance un peloton d'hommes aguerris pour constater comment la place était gardée...

Ce peloton était commandé par un des compagnons les plus énergiques de Pancho Lopez, Maximo Ajuta, un métis d'origine allemande ; celui-ci avait reçu de son chef comme instructions de tout faire pour mettre, comme on dit, « le feu aux poudres ».

— Il faut, lui avait signifié Pancho, tailler aux « Gringos » de telles croupières qu'ils aient suffisamment à faire par ici pour n'avoir pas le loisir de mettre leur nez dans les affaires d'Europe... Donc, pas de demi-mesures et même, si l'occasion s'en présente, l'irréductible...

Fort de cette consigne, Maximo Ajuta avait son plan : on pouvait craindre en effet qu'intimidée par les forces d'Avilar la garnison de Discovery ne fût tentée d'entrer en pourparlers avec les Mexicains.

Tandis que si « l'irréductible » souhaité par Pancho se produisait, si par la force des choses le drapeau des Etats-Unis se trouvait engagé, Wilson serait bien contraint de « marcher ».

Ce drapeau maudit, Maximo Ajuta le voyait, à quelques cents mètres, qui flottait au-dessus d'un toit, celui sans doute d'un des avant-postes qui protégeaient la ville contre une surprise possible...

Tendant dans cette direction son poing fermé, le chef de patrouille grommela d'une voix farouche :

— Kamarades, il faut que tout à l'heure cette loque ennemie soit remplacée par les couleurs du Mexique !...

Des approbations frénétiques accueillirent cette brève mais significative déclaration que Maximo Ajuta compléta de quelques mots bien sentis :

— Et vous savez !... pas de quartier... La mort pour les hommes... pour tous les hommes... et les enfants !... Quant aux femmes...

Il eut un geste qui achevait si clairement sa phrase qu'autour de lui les faces s'illuminèrent d'un odieux sourire.

Maximo crut devoir ajouter :

— Main basse, bien entendu, sur tout ce qu'on trouve... et ensuite un bidon de pétrole et une flambée...

Quelqu'un expliqua :

— Bravo... ça simplifiera l'enquête, au cas où Carranza ordonnerait d'en faire une.

Les ayant ainsi bien préparés à la besogne qu'il attendait d'eux, Maximo Ajuta déboucha sa gourde, avala une forte lampée d'alcool et, la passant ensuite à son voisin, il l'invita à l'imiter...

— A la grandeur du Mexique ! dit-il avec emphase.

Quand ils eurent ainsi bu à la ronde, ils se trouvèrent à point.

Alors, d'un geste, il enleva son peloton qu'il porta, lui en tête, d'un galop furieux, jusqu'à la construction que dominait la bannière étoilée.

Prompt comme l'éclair, lui et ses hommes se jetèrent en bas de leur monture et se ruèrent à l'assaut.

Surpris, les Américains tentèrent vainement d'organiser la résistance : mais gênés par la présence des femmes et des enfants terrorisés, ils étaient voués — dès avant d'avoir entamé la lutte — à une destruction aussi rapide que certaine.

La porte, rapidement enfoncée, les hommes de Maximo se ruèrent à l'intérieur, semblables à une bande de loups. En un clin d'œil, tout ce qui était vivant dans le poste joncha le plancher, mort ou si grièvement blessé que la résistance était impossible...

Conformément aux instructions de leur chef, les bandits avaient épargné les femmes, qu'ils chargèrent sur leurs chevaux...

Après quoi la bande s'enfuit à toute vitesse, non sans avoir eu le plaisir de voir les flammes jaillir de la toiture et des fenêtres crevées à coups de feu...

« L'irréparable » souhaité par Avilar, conformément aux ordres de Pancho Lopez, était accompli...

A l'insulte faite au drapeau national, le président Wilson en dépit de son pacifisme si nettement exposé, devait une



riposte, et cette riposte, seuls les canons pouvaient la faire susceptible de satisfaire entièrement l'honneur américain...

Ainsi se trouvait réalisé le plan louche de l'agent du kaiser.

Pendant qu'il aurait son attention concentrée sur le Mexique, le président Wilson serait nécessairement distrait des événements d'Europe : ainsi se trouveraient libres d'agir à leur guise les puissances centrales, gênées passablement par le contrôle que les Etats-Unis émettaient le droit d'exercer sur les criminels agissements du Hohenzollern...

Tout en galopant à la tête de ses hommes, Maximo Ajuta tournait fréquemment la tête, curieux qu'il était de constater les progrès faits par l'incendie.

Quand il mit pied à terre devant Avilar, il put lui montrer, de son bras étendu, l'horizon qu'une lueur rouge empourprait.

— Maintenant, clama le chef, au tour de Discovery !...

Il leva le bras et toute la grande armée — qui n'attendait que ce signal pour reprendre la marche en avant — partit à vive allure...

On eut dit les flots d'une mer démontée roulant à travers la vallée...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 14 décembre.